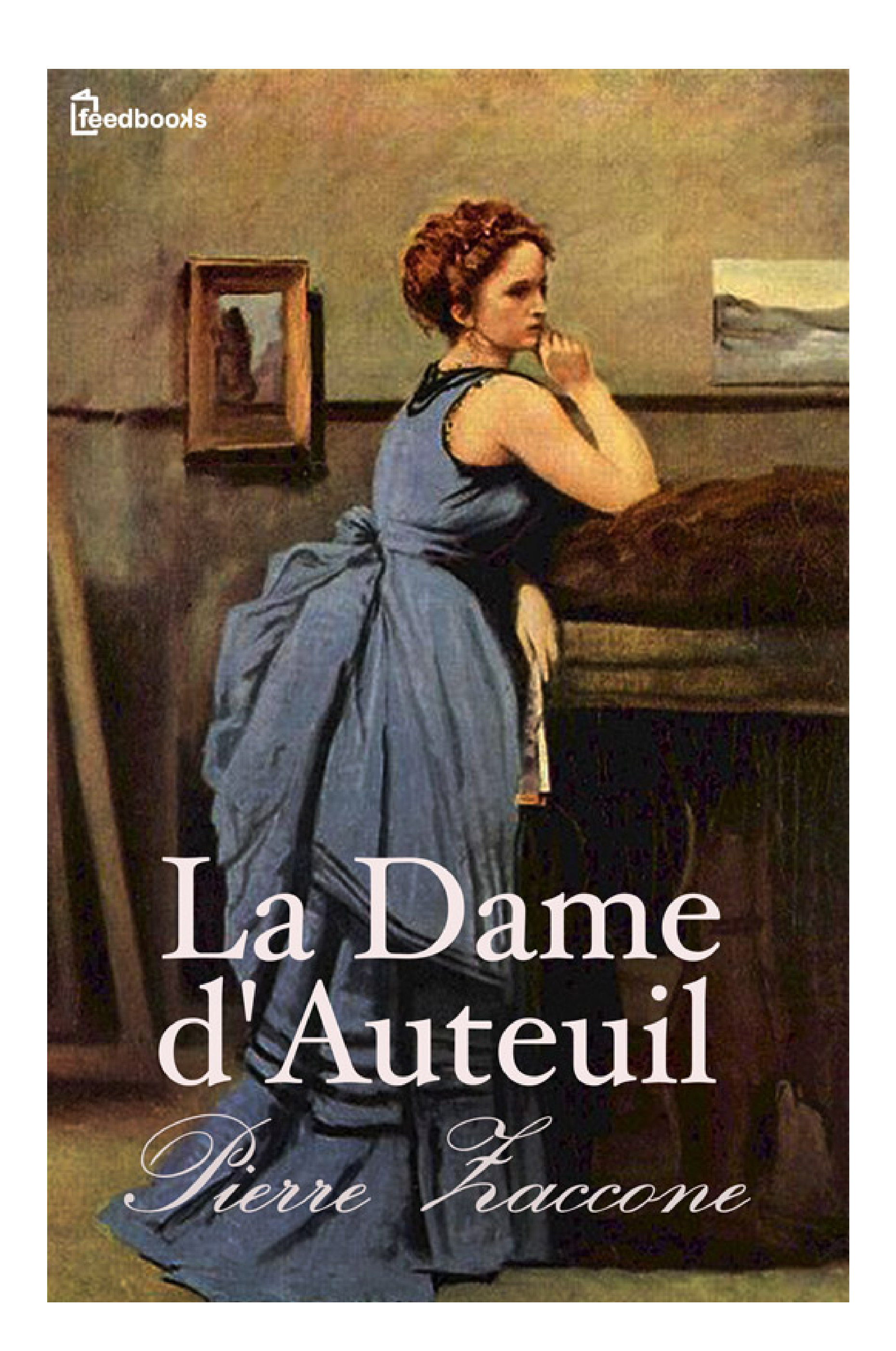

feedbooks
La Dame d'Auteuil
Pierre Zaccone



La Dame d'Auteuil

Pierre Zaccone

Publication: 1878
Catégorie(s): Fiction, Policiers & Mystères
Source: http://ebooksgratuits.com

A Propos Zaccone:

Pierre Zaccone, né à Douai le 2 avril 1817 et mort à Morlaix en 1895, est un romancier populaire français. Il eut un château qui porte son nom à LOCQUIREC jolie petite station balnéaire bretonne située à la limite du Finistère et des Côtes d'Armor. Il est l'auteur de romans feuilletons, parmi lesquels plusieurs romans policiers. Il écrivit en collaboration quelques drames, dont l'un est tiré d'un de ses romans, Les Nuits du boulevard, en 1880.

Disponible sur Feedbooks Zaccone:

- *Une Vengeance Anglaise* (1878)

Chapitre 1

LA POÉSIE SOUS LES TOITS

Dans les premiers mois de 1836, un homme, dont l'accent décelait l'origine gasconne, vint louer un petit appartement de trois pièces, au cinquième étage, dans un hôtel de la rue de l'Ouest, située derrière le Luxembourg. Son bagage était des plus minces ; son costume, des plus modestes ; mais il y avait un tel cachet de bonne foi sur sa physionomie, tout en lui respirait tellement l'honnêteté et la distinction, qu'on lui loua de confiance.

Cet homme, qui pouvait avoir une quarantaine d'années, amenait avec lui sa fille, une jeune personne de quinze ans au plus, charmante et gracieuse, portant sa petite robe d'indienne trop courte, comme il portait lui-même son habit noir suranné, c'est-à-dire de manière à donner à croire qu'une telle mise n'était pas faite pour elle.

L'arrivée de ces deux locataires mystérieux causa une sorte de sensation dans l'hôtel, et pendant deux ans que M. Danglade habita rue de l'Ouest, la curiosité qu'il avait excitée tout d'abord subsista et ne fut jamais satisfaite ; mais, singulier effet de ses manières, ce qui, de la part de tout autre, aurait produit une impression défavorable, augmenta au contraire la considération qu'il s'était conciliée sans l'avoir cherchée.

M. Danglade sortait le matin de très-bonne heure, il ne rentrait que le soir, vers six heures, montait chercher sa fille qui l'attendait, et tous les deux prenaient silencieusement le chemin de Viot, le restaurateur providentiel du quartier latin.

Les habitués du lieu n'avaient pas été longtemps sans remarquer

la jeune fille. Aussi, quand M. Danglade et Berthe faisaient leur entrée dans le restaurant, un murmure d'admiration courait de table en table. La pauvre enfant avait ensuite à soutenir une artillerie d'œillades, si persistante et dirigée avec un tel ensemble, que, littéralement, elle ne pouvait lever les yeux de dessus son assiette.

Après le dîner, M. Danglade ramenait sa fille et ressortait tout de suite, pour ne rentrer qu'à minuit au plus tôt.

Que pouvait faire, durant les longues heures de sa solitude, cette enfant ainsi abandonnée à elle-même ?

Appuyée sur le petit balcon de sa fenêtre, elle rêvait… et ce qui occupait sa pensée, ce qui attirait ses regards, ce n'était pas les beaux arbres du Luxembourg ou le magnifique panorama de Paris se déployant au loin.

C'était bien plutôt ces rares promeneurs qui passaient, solitaires et pensifs, sous les allées ombreuses du jardin. C'était encore, aux mille fenêtres qui s'ouvraient de toutes parts, des femmes riches, heureuses, c'est-à-dire parées ; des jeunes filles préparant leur toilette pour le bal du soir.

Pour l'âme jeune, pour le cœur enthousiaste, pour la pensée inquiète et troublée, la solitude a ses dangers, et comme déjà Berthe détestait la vie monotone qu'elle menait, elle s'arrangeait un avenir tout plein de délices et brillant de plaisirs.

Le monde était pour elle quelque chose d'enivrant.

Ce qu'elle en voyait par échappées, ces belles jeunes femmes traversant parfois, au bras de leurs frères ou de leurs maris, les massifs du Luxembourg ; ces voitures qui, par le beau soleil, se découvraient pour laisser voir la soie de leur intérieur ; ces laquais aux livrées éclatantes ; ces plumes que cachaient à demi de petites ombrelles blanches, roses, lilas, tout cela ondoyant : plumes, femmes, or, couleurs, au balancement moelleux des équipages, tout cela la ravissait, la rendait folle. Puis, quand son regard se reportait sur l'étoffe terne et fanée de sa robe, sur sa petite chaise de paille, sur les pauvres meubles de sa chambre, elle pleurait.

Et cependant, aucune pensée mauvaise n'avait altéré la sérénité de son front ; elle était chaste et naïve encore, comme au sortir des mains de Dieu.

La fenêtre de Berthe, bien que dominant le jardin du palais des Pairs, donnait aussi sur la cour de la maison qu'elle habitait. Vis-à-vis de cette fenêtre, dans l'aile opposée, qui était moins haute d'un étage, s'ouvrait un châssis à charnière, donnant du jour à une petite

chambre, laquelle était occupée par un jeune artiste, un sculpteur, dont la vie se passait à travailler ou à flâner.

L'artiste s'appelait Lucien Bressant. Il était grand et fort, hardi d'allures, franc de physionomie et de paroles, spirituel, ardent, paresseux, et poëte. Poëte, au point d'avoir gardé, au milieu du bouffon scepticisme des ateliers, sa foi en Dieu et sa croyance en l'amour.

Lucien avait été mauvais garçon, comme tant d'autres ; il avait mené la vie d'artiste après la vie d'étudiant ; mais il n'était point de ceux que le plaisir blase ou tue. – Au rebours de ces pauvres natures, qui, téméraires dans leur faiblesse, attaquent étourdiment la vie aventureuse, se prennent un jour corps à corps avec elle, puis, s'affaissent bientôt pour s'éveiller, – honteux débris, – veufs à vingt ans de ce qu'ils appellent des illusions, revenu à lui, il s'était remis à marcher d'un pas ferme ; il était homme et se sentait au complet.

Mais par cela seul que ses sens n'étaient pas émoussés, que son cœur était demeuré vierge et son énergie entière, il fut, à vingt-cinq ans, une sorte d'exception bizarre au milieu de cette foule d'hommes alanguis par les excès. Il vécut d'une vie excentrique et changeante : tournant, pour ainsi dire, au vent de sa fougueuse inconstance ; nature chevaleresque et dévouée à l'excès, il lui eût été impossible de se baisser, pour passer par cette porte basse de la nécessité dont parle le grand poëte !

Et cependant, Lucien n'avait pour subsister que son art ; sa fortune, moins robuste que lui-même, avait succombé dès longtemps ; – il travaillait, mais par boutades, et son talent d'ailleurs n'était pas de ceux qu'affectionne la masse. De temps en temps, son ciseau produisait une ébauche devant laquelle ses confrères s'arrêtaient avec admiration ; mais avant que l'ébauche fût terminée, l'inspiration semblait se perdre en lui : et, soit nécessité, soit fantaisie, son atelier se remplissait ainsi d'œuvres inachevées.

Toutefois, malgré cette apparente impatience, Lucien avait en lui le germe de ces talents originaux qui sont destinés à triompher de l'inattention de la foule. Comme André Chénier, il se sentait dans le cœur et dans la tête la fièvre ardente, inquiète du génie, et sans qu'il sût précisément vers quel but il marchait, il comprenait que, quelque jour, le voile se déchirerait, et que la gloire apparaîtrait dans toute sa splendeur à ses yeux éblouis !…

Avant l'époque où M. Danglade vint habiter la rue de l'Ouest, on

rencontrait souvent Lucien assis sur un banc solitaire, au fond du Luxembourg. Il était rarement triste. Le plus souvent, sa physionomie portait l'empreinte d'une insouciance et d'une tranquillité parfaites. Comme Berthe, il rêvait ; mais ses rêveries à lui n'avaient pas pour objet un monde fantastique. C'était le monde réel considéré d'un point de vue trop poétique peut-être, mais embrassé d'un coup d'œil vaste et perçant. Le rêve de Lucien était tout à la fois une aspiration et un souvenir : un souvenir sans regret, car il n'avait rien perdu ; une aspiration sans inquiétude, car il se moquait de ses désirs, qui, gloire, amour, fortune, changeaient vingt fois en une heure. Souvent il prenait ses tablettes et écrivait rapidement quelques vers, non moins brillants et aussi peu achevés que ses ébauches de sculpture. Ce devait être un curieux album que celui de cet homme, qui ne dédaignait rien et connaissait tout, hors le mensonge ou la bassesse.

Vers le commencement de 1836, peu après l'arrivée de M. Danglade, Lucien changea tout à coup de conduite. Ses promenades au Luxembourg cessèrent, mais sans que pour cela son atelier le vît davantage. Il passait sa vie dans sa petite chambre, au premier étage ; là, il écrivait ou modelait presque sans relâche ; il semblait pris d'un subit accès d'activité. Qu'était-il donc arrivé à Lucien pour qu'il abandonnât ainsi ses habitudes aimées de flânerie ou de paresse ?

Il avait vu un jour Berthe à sa fenêtre, il l'avait trouvée belle, et il l'avait aimée !

Dès que l'image de Berthe était venue se placer sous le regard du jeune artiste, l'idée d'un amour nouveau, puissant, fécond, s'était emparée souverainement de son esprit.

Ce lui fut d'abord une fatigue étrange et impatiemment supportée. Cet amour l'effraya sérieusement. Il eut une velléité de fuir, mais il eût fallu se faire violence ; il resta. Bientôt, sa passion le dominant entièrement, il fit trêve à son activité passagère. Vous l'eussiez vu tous les jours, caché derrière les rideaux de sa fenêtre, dévorant des yeux la jeune fille et n'osant se montrer.

Berthe, de son côté, n'avait pas été sans remarquer la belle figure de l'artiste, son voisin ; mais, absorbée dans son désir inquiet, elle avait donné peu d'attention à Lucien, et lorsque celui-ci, dans le but singulièrement détourné d'avancer ses affaires, s'avisa de se cacher entièrement, elle n'y pensa plus.

Cependant la passion de Lucien grandissait sans mesure.

L'imagination de l'artiste, exaltée jusqu'au délire, menaçait d'éclater en folie. Cet état était d'autant plus dangereux, que Lucien n'ayant pas d'ami assez intime pour recevoir ses confidences, il restait entièrement livré à lui-même.

Cependant cette crise devait se dénouer sans catastrophe aucune.

Un jour Berthe était, comme à l'ordinaire, appuyée sur sa fenêtre.

Il faisait une délicieuse journée : le soleil étincelait ; le vent frais et pur du matin apportait les murmures et les parfums des arbres du Luxembourg. Berthe écoutait les mélodies caressantes que chantaient dans son cœur la joie et l'espoir de ses jeunes années !…

Tout à coup, quelque chose effleura légèrement les grappes soyeuses de ses cheveux noirs, et s'en alla tomber au milieu de la chambre. Berthe, surprise, leva les yeux et interrogea du regard les fenêtres qui lui faisaient face.

Une seule était à demi ouverte, c'était celle de l'artiste. Mais la chambre était vide ; nul mouvement, du moins, n'y décelait la présence de quelqu'un. Berthe, curieuse comme doit l'être toute jeune fille de quinze ans, se précipita vers l'objet qui gisait à ses pieds.

Quelques secondes après, elle dépliait un petit rouleau de papier sur lequel étaient écrits ces deux vers :

Dans ton œil caressant, je lis un doux émoi ;
Tu rêves, belle enfant, et ce n'est point à moi !…

Berthe resta quelques secondes la tête baissée ; puis, elle alla fermer la fenêtre.

À ce mouvement, le pauvre Lucien, qui, caché derrière le rideau de sa fenêtre, épiait la jeune fille, se prit à regretter amèrement sa démarche ; il eut peur de s'être aliéné sans retour ce cœur, qu'il supposait plus candide qu'il n'est probablement cœur de femme sous le ciel. Puis, comme il crut qu'il ne parviendrait jamais à faire partager son amour, après une journée entière passée dans une anxiété fiévreuse, il se résolut à combattre bravement un sentiment qui ne lui offrait aucun espoir.

Cependant, le lendemain, dès l'aube, il était établi de nouveau à son poste d'observation.

Ainsi qu'il l'avait pensé, Berthe s'était offensée de la façon dont la déclaration lui avait été adressée.

Toutefois, elle était femme, et cet incident suffit à troubler sa vie, déjà si inquiète.

Évidemment ce billet ne pouvait venir que de son voisin ; elle ne

s'y était pas un instant trompée. – Ainsi que Lucien, elle prit dès lors la résolution d'éviter soigneusement de tourner les yeux vers la fenêtre du jeune artiste ; mais, comme Lucien, elle n'eut ni l'énergie ni la fermeté nécessaires pour tenir sa résolution.

Elle regarda donc, et ce premier regard fut suivi d'un premier désappointement.

Elle n'aperçut personne.

Et tout le jour des pensées étranges vinrent la visiter : pensées vagues encore, qui n'avaient pas même l'artiste pour objet exclusif ; – mais n'est-ce pas déjà beaucoup d'être l'occasion de pareils rêves ?

Lucien, toujours caché, assistait, invisible, à ce petit drame tout intérieur. Il revivait, pour ainsi dire, et l'espoir pénétrait radieux dans son cœur, qu'il illuminait !…

Toutefois, les craintes de l'artiste avaient été d'abord trop vives pour qu'il pût reprendre tout de suite son aplomb naturel, et il fut cinq ou six jours sans se montrer.

S'il se faisait si timide et savourait en idée les douceurs d'un amour encore inaccepté, ce n'est pas qu'il y trouvât une satisfaction d'amour-propre ou tout autre bonheur de convention ; – non, Lucien aimait avec toutes les facultés de son âme, et cette femme, dont le chaste sourire lui promettait tant de bonheur, il l'entourait de respect et de vénération !

Un des effets heureux et immédiats de cet amour fut de ramener Lucien au travail. – Il y retourna avec ardeur, avec enthousiasme. Maintenant, il croyait à l'avenir ; il le voyait, il le touchait du doigt.

Et puis, il voulait devenir célèbre ; il avait désormais un but dans la vie ; – il avait à se rendre digne de la femme qu'il aimait ; – il voulait faire son nom plus grand, pour que la femme à laquelle il allait l'offrir en pût être heureuse et fière !

Il avait repris son travail d'atelier. Il sculptait maintenant comme au temps de ses promenades solitaires, et, pour rien au monde, il n'eût voulu se laisser distraire de cette activité qui l'avait repris.

Déjà il y avait un chef-d'œuvre dans cet atelier, dont les marchands et les amateurs avaient presque oublié le chemin. – Dans un coin, sous un voile de soie blanche, se cachait une statuette de deux pieds de haut, que nul n'avait été admis à contempler. – C'était Berthe, Berthe, divine de beauté, Berthe, parée de la candeur merveilleuse à laquelle ajoutent encore l'admiration et l'amour !

Un véritable chef-d'œuvre !…

Un jour Lucien travaillait seul dans son atelier ; un bruit, depuis

longtemps inusité, lui fit tourner la tête : des pas résonnaient sur le pavé du petit vestibule.

Il allait recevoir une visite !

D'un regard rapide, il s'assura que la statuette de Berthe était bien couverte de son voile, et il attendit…

Chapitre 2

LA STATUETTE

Un jeune homme entra.

Il pouvait avoir une trentaine d'années ; il était mis avec une certaine recherche, portait un lorgnon et fumait un cigare.

Il s'appelait le comte Aymard de Nogent.

C'était un ami des artistes et, par hasard, il se trouvait être un amateur passable. Il avait pour Lucien une véritable affection qui avait sa source dans l'estime qu'il professait pour son talent.

– Enfin, je vous trouve, mon bon, s'écria le comte, en serrant la main du sculpteur.

– Vous m'avez donc cherché ! fit Lucien en souriant.

– Ma foi, cher, repartit le visiteur, je vous croyais mort. Sincèrement, je suis venu deux fois.

– J'existe, cependant.

– Je le vois pardieu bien ; mais vous avez été malade ?

– Non.

– Vous avez fait un voyage, alors ?

– Pas davantage.

– Où étiez-vous donc ?

– Dans les nuages.

– Qu'est-ce à dire ?

– Je m'étais fait poëte !

– Poëte ! répéta le comte avec effroi.

Et le dandy, essuyant son lorgnon, commença sa revue.

Lucien continuait de travailler en lui tournant le dos, ce qui permettait à M. de Nogent de hausser les épaules et de sourire en

toute sécurité.

– Tenez, poursuivit-il tôt après, tout en examinant avec une attention de connaisseur les richesses de l'atelier, j'avais besoin de me retremper un peu.

– Avez-vous donc quitté Paris ? demanda Lucien.

– J'ai visité l'Italie.

– Terre classique des arts.

– Comme vous dites. Et vous étiez seul ?

– Non pas.

– Ah ! je comprends.

– Quoi donc ?

– Je ne veux pas être indiscret.

– Et vous ne l'êtes pas, mon bon.

– Qui donc vous accompagnait ?

– Mlle de Nogent, ma sœur.

– Ah ! pardon…

Le comte poussa un éclat de rire.

– Ces artistes, dit-il avec enjouement, cela ne rêve qu'aventures, enlèvements, voyage sentimental. Ils sont tous les mêmes… Il n'y a pour eux qu'une seule chose au monde, l'amour ; et encore, j'en connais qui pensent même que l'amour n'est pas de ce monde.

– Et ceux-là ont peut-être raison ! dit Lucien d'une voix grave.

Le comte continuait son inspection, tout en causant.

– Oui, cher, reprit-il, le médecin avait conseillé un climat généreux pour ma petite sœur…, une enfant délicate, nerveuse, une jolie petite plante de serre, qui se trouvait mal à l'aise au milieu de notre atmosphère empestée. Ma foi, le remède était bon, et nous voilà, elle et moi, revenus en bonne santé.

– C'est merveilleux.

– Savez-vous, Lucien, que ma sœur raffole de vos statuettes ?

– Mlle de Nogent me fait beaucoup d'honneur.

Le comte haussa les épaules.

– Mlle de Nogent, répliqua le comte, est une imagination ardente, un cœur enthousiaste ; elle tient cela de famille ; et comme elle a vu votre *Sapho* dans mon cabinet, elle veut absolument quelque chose de vous… C'est pour cela que je suis venu ce matin.

– Malheureusement, je n'ai rien en ce moment.

– Bah !

Le comte venait de s'arrêter devant une ébauche.

– Et votre *Baigneuse,* dit-il avec vivacité, je connais cela… Diable !

c'est beau ! très beau ! sur ma parole. Pourquoi ne pas l'achever ?

– Je n'ai pas le temps, répondit Lucien.

– C'est dommage.

Lucien poursuivait son travail.

– Ainsi, vous n'avez rien de nouveau ? dit le comte en reprenant son examen.

– Des sonnets… fit Lucien sans se détourner ; s'il vous plaisait d'en entendre…

M. de Nogent recula jusqu'au bout de l'atelier et se trouva vis-à-vis de la statuette couverte.

– Qu'est cela ? dit-il en soulevant le voile de soie.

– Des sonnets ?… ce sont de petits poëmes en quatorze vers…

– Délicieux, sur ma parole, murmura le comte en extase.

– Coupés en deux quatrains et…

– Bressant ! s'écria le comte, vous êtes un grand artiste !

– Vous trouvez, dit Lucien en se tournant tranquillement.

Mais à peine eut-il vu M. de Nogent, dont la main tenait encore le voile, que son front devint d'une pâleur livide.

D'un bond il fut au près de lui.

– Vous l'avez vue ? dit-il d'une voix étranglée.

– Pardieu !…

Lucien prit la statuette à deux mains, et fit le geste de la précipiter sur le pavé.

Heureusement le comte le retint.

– Êtes-vous fou ? lui cria-t-il.

– Laissez-moi, fit le sculpteur en cherchant à se dégager.

– Mais vous avez fait là un véritable chef-d'œuvre, mon ami… que diable, c'est de la folie, cela ; voyons, je vous en offre deux mille écus…

– Taisez-vous.

– J'irai jusqu'à trois mille.

Lucien fit un effort sur lui-même, remit tranquillement la statuette sur le bahut où le comte l'avait prise, et entraîna ce dernier vers le côté opposé de l'atelier.

Il était très-pâle.

– Monsieur le comte, dit-il, d'un accent solennel ; voilà dix années que je travaille avec ardeur, cherchant infatigablement ma voie au milieu des sentiers perdus de l'art, usant ma force, ma jeunesse à ce labeur surhumain : aujourd'hui je suis encore inconnu, et j'ignore si la gloire que j'ambitionne doit m'apporter jamais la réalisation des

rêves que j'ai bercés. – Eh bien ! je vous le dis, s'il m'était prouvé que cette gloire ne peut s'acquérir qu'au prix de cette statuette vendue, passant de main en main, je n'hésiterais pas, monsieur le comte, et je renoncerais à tout, plutôt que de consentir à une telle profanation !

– Je le disais bien, fit le comte avec un reste de raillerie ; vous êtes insensé.

– Non, je suis amoureux.

– C'est bien pis !…

Lucien sourit.

– Vous ne croyez donc pas à l'amour, monsieur le comte ? dit-il avec plus de calme.

– Si fait ! répondit le comte.

– Alors, vous pensez que je suis incapable de l'éprouver.

– Au contraire.

– Cependant…

– Cependant, cher, je vous trouve très jeune de cœur, très-jeune de raison, et tout cela m'épouvante pour vous. Voyons, voulez-vous me permettre de vous adresser quelques questions ?

– À votre aise.

– Vous ne m'en voudrez pas ?

– Si vous n'étiez pas mon ami, monsieur de Nogent, et si je n'étais pas sûr de votre discrétion, vous n'auriez pas impunément, je vous le jure, soulevé le voile qui couvre mon trésor.

Le comte s'assit près de Lucien.

– Ainsi, dit-il, vous êtes tout à fait amoureux ?

– Sans doute.

– La jeune fille est belle ?

– Vous le savez maintenant.

– Et elle vous aime ?

– Je l'ignore encore.

– Du moins, la voyez-vous souvent ?

– Tous les jours.

– Elle habite peut-être cet hôtel ?

– Précisément.

– Diable ! et vous avez l'intention de l'épouser ?

– Oui, certes.

Le comte fit une moue aristocratique.

– Une petite bourgeoise, dit-il dédaigneusement.

– Moins que cela peut-être, une grisette, repartit Lucien.

– Y a-t-il quelque fortune ?

– Je m’en inquiète peu.

– Mais, sa famille ?…

– Je ne la connais pas.

Le comte fit un soubresaut ; il prit la main de Lucien et la lui serra.

– Mon bon, lui dit-il à voix lente, prenez bien garde à ce que vous allez faire ; la maladie dont vous êtes atteint me paraît des plus graves… et puisque vous me permettez de vous parler avec franchise… je vous conseille de bien réfléchir… avant de…

– Mais c’est le bonheur qu’un pareil amour ! fit Lucien.

– Peut-être… répondit le comte.

En parlant ainsi, il reprit son chapeau et ralluma son cigare, puis il se dirigea vers la porte. Avant d’en franchir le seuil, il jeta un dernier regard sur la statuette, et la désignant du doigt à Lucien :

– Enfin, dit-il au sculpteur, n’oubliez pas que je vous en ai proposé trois mille écus.

Et il s’éloigna.

Lucien, mécontent du comte, mécontent de lui-même, sourdement inquiet de mille craintes vagues, ferma la porte de l’atelier à double tour, et revint se placer à quelques pas de la statuette.

Il resta longtemps absorbé dans une contemplation muette et extatique, la poitrine oppressée, le regard fixe, l’esprit flottant entre mille résolutions contraires.

– De l’or ! murmurait-il de temps en temps ; il m’a offert de l’or pour elle ! – Ah ! dans quel monde vivent-ils donc, ces hommes ?… à quelles femmes vont-ils porter leur amour ?… ont-ils un cœur seulement ?… Ô Berthe ! Berthe !

Sa main passa rapidement sur son front ; il prit la statuette et fit quelques pas à travers la chambre.

– J’ai eu tort, dit il, j’aurais dû la cacher à tous les yeux, j’aurais dû m’attendre à ce qui est arrivé… Pauvre Berthe ! j’étais égoïste… je n’ai pensé qu’à mon bonheur ; j’étais si heureux de l’avoir là, près de moi, jour et nuit, belle et chaste, tendre et rêveuse, comme dans la réalité… J’étais insensé… oh ! je ne veux plus l’exposer à une semblable injure.

Lucien souleva vivement la statuette et fit une seconde fois le geste de la briser…

Il s’arrêta.

On eût dit qu'au moment de se séparer violemment de l'image aimée de Berthe, un suprême déchirement se faisait dans son cœur ; quelques larmes amères emplirent ses yeux !

Puis il approcha le marbre de ses lèvres frémissantes et déposa sur le front de la jeune fille un muet et long baiser.

– Ô Berthe ! dit-il, c'est la première fois que j'ose… Pardonnez-moi !… je vous aime, Berthe, comme jamais ange n'a été aimé… C'est peut-être un éternel adieu… qui sait ! ah ! que du moins à l'avenir nul ne doute, par ma faute, ni de votre pureté, ni de mon amour… Adieu ! Berthe !… adieu !

Et la statuette, s'échappant des mains de Lucien, alla toucher le pavé et se brisa.

Comme on le voit, l'amour de Lucien avait pris en peu de temps un développement excessif.

À mesure qu'il avançait dans cet amour qui s'était emparé de son cœur avec tant de violence, l'artiste s'isolait davantage et vivait sans chercher à savoir ce qui se passait au delà de la maison qu'il habitait.

Son monde à lui, c'était sa chambre ; l'horizon qui plaisait le plus à son regard, c'était la fenêtre à laquelle Berthe venait s'accouder !

Il ne s'était pas demandé pourquoi la jeune fille restait ainsi seule toute la journée, sans personne qui veillât sur elle ; il ignorait tous les détails de sa vie passée. Berthe était belle, Lucien avait lu sur son front et dans son regard tout ce qu'un cœur de jeune fille peut receler de pureté et de candeur, et lui, pauvre artiste aimant, s'était abandonné sans défiance.

Bientôt, cependant, Lucien se crut complètement heureux.

Le regard de Berthe, qui se posait parfois sur le sien pour s'y oublier de longues minutes, lui apportait l'enivrante promesse d'un amour partagé, et il frissonnait jusqu'au plus profond de son cœur, quand ce regard venait à lui comme un doux encouragement. Mais peu à peu ces satisfactions vagues et insaisissables ne lui suffirent plus ; il eut des heures de découragement, il redevint triste, taciturne, il songea avec désespoir qu'un monde le séparait encore de celle qu'il aimait, et qu'il ne lui avait jamais parlé.

Parfois aussi, la jalousie le mordait douloureusement au cœur ; il avait mille terreurs ; il craignait à chaque instant de la perdre.

Sous le prétexte d'avoir un jour meilleur, il imagina de louer une chambre contiguë au petit appartement qu'occupait Berthe.

La jeune fille n'avait alors aucune raison pour le craindre ou pour le fuir. Elle ne sentait pas d'ailleurs en elle cette plénitude de passion qui emportait Lucien, et elle pouvait se croire forte contre les dangers d'un tel rapprochement.

Et puis, elle avait confiance dans le jeune artiste.

Instinctivement, elle avait deviné en lui une nature droite, loyale, généreuse ; sans le connaître, elle savait qu'elle pouvait abriter son honneur sous son amour ; seulement, le sentiment qu'elle éprouvait n'était qu'un simple amour de jeune fille ambitieuse et coquette, une tendresse sans puissance comme sans dévouement, et, tandis que Lucien lui apportait tout ce qu'il avait de jeunesse, d'enthousiasme et d'ardeur, Berthe se contentait de se laisser aimer, et elle s'endormait chaque soir sans désirs, comme chaque matin elle s'éveillait sans trouble.

Lucien résolut bientôt de demander la main de Berthe à son père.

Et tout de suite se présenta à son esprit une réflexion qu'il s'étonna naïvement de n'avoir point encore faite.

Quel était M. Danglade ? que faisait-il ? comment vivait-il ?…

Lucien venait de mettre le pied dans le domaine de la vie réelle, et, déjà, il se trouvait arrêté !

Alors il s'informa, et, pour la première fois, il apprit ce qui se disait dans le voisinage touchant le père de Berthe.

D'étranges bruits commençaient en effet à courir.

Les uns disaient que M. Danglade pouvait bien être un employé de la police ; les autres affirmaient que c'était un agent de quelque prétendant.

Tous s'appuyaient sur cette circonstance réellement singulière :

On avait rencontré plusieurs fois M. Danglade par la ville, et toujours avec de somptueux habits et un équipage magnifique. Or, quand il revenait le soir, dans la maison de la rue de l'Ouest, il rentrait à pied, quelque temps qu'il fit, vêtu de ce même habit noir, que deux ans de plus n'avaient pas rajeuni.

Évidemment, cet homme se cachait.

Lucien ne pouvait rester sous l'effet de pareils bruits, et bien qu'il lui en coûtât beaucoup d'aborder ce sujet, il n'hésita pas à en entretenir Berthe.

Chapitre 3

L'AMOUR DE BERTHE

Il pouvait être huit heures. Il faisait une de ces merveilleuses soirées qui semblent faites exprès pour la mélancolie et l'amour.

Je ne sais quel prétexte avait pris Lucien pour pénétrer auprès de Berthe, mais il y avait déjà plus d'une demi-heure qu'il était assis à ses côtés, à deux pas de la fenêtre ouverte ; tous deux plongeaient leurs regards dans les profondeurs pleines d'ombre du Luxembourg.

Ils parlaient peu ; – Lucien était ému ; Berthe paraissait soucieuse.

Le jeune sculpteur avait mille choses à dire, et il n'osait en dire aucune.

Il craignait d'interroger la jeune fille, et cependant, il sentait qu'il ne pouvait vivre avec les soupçons étranges qu'avaient éveillés en lui les bruits qui couraient sur M. Danglade.

Quant à Berthe, elle prêtait une oreille distraite aux bruits harmonieux qui montaient du dehors, et elle laissait errer son âme et son regard vers les régions inconnues que le ciel des nuits étoilées ouvre à la rêverie.

Elle était belle ainsi.

Sa taille, jeune et forte, se dessinait avec souplesse dans son corsage blanc ; son front éclatait de pureté, sous le blond diadème de son opulente chevelure ; elle avait toutes les extrémités d'une finesse exquise ; ses lèvres roses laissaient voir, en s'entr'ouvrant, une double rangée de dents éblouissantes.

C'était un ensemble de perfections qui défiait l'analyse.

Lucien ne se lassait pas de l'admirer, et Berthe le laissait faire.

Qui sait !

La coquette enfant était peut-être, au fond du cœur, plus flattée de l'admiration du sculpteur que touchée de l'amour du poëte.

Lucien se rapprocha et lui prit la main.

La jeune fille tressaillit.

Sa rêverie l'avait emportée un moment vers les mondes impossibles ; l'étreinte du sculpteur la ramenait, brutalement et sans transition, vers celui des réalités cruelles.

Elle soupira.

– Berthe, dit Lucien d'une voix timide, et dont le tremblement témoignait d'une émotion profonde, j'ai une prière à vous adresser.

– À moi ? fit la jeune fille.

– À vous, insista Lucien.

Berthe sourit.

– Eh bien ! qui vous arrête ? dit-elle aussitôt avec une certaine vivacité.

– Je n'ose pas.

– Vous avez peur ?

– Voyez…

Et en parlant ainsi, Lucien mit sa main glacée dans celle de la jeune fille.

Cette dernière eut un frisson nerveux à ce contact.

– Voilà qui est étrange, vous en conviendrez, dit-elle au jeune homme ; est-ce donc moi qui vous fais peur ?

– Peut-être.

– Au moins, n'en êtes-vous pas certain ?

– Je ne sais…

– Mais expliquez-vous, alors… car pour peu que cela dure, je sens que votre épouvante pourrait bien finir par me gagner.

L'enjouement de Berthe produisit un pénible effet sur Lucien, une ombre de tristesse passa sur son front, et son regard sembla adresser un muet reproche à la jeune fille.

– Ce que j'ai à vous dire est grave, reprit-il aussitôt ; il s'agit de mon bonheur, Berthe, du vôtre aussi, peut-être ; j'ai hésité longtemps à vous parler, mais aujourd'hui il le faut, et, je vous en prie, si quelque chose dans mes paroles allait vous blesser, n'accusez que mon amour, et ne m'en veuillez pas pour l'intérêt que je porte à tout ce qui vous touche.

Berthe avait d'abord écouté avec un étonnement indifférent ; mais à mesure que Lucien parlait, cet étonnement se changeait en curiosité, et quand le sculpteur eut fini, elle lui jeta un regard

singulier, dont il chercha vainement à s'expliquer la portée réelle.

– Des choses graves ?… dit-elle avec un fond de raillerie qu'elle ne cherchait pas même à dissimuler ; mon bonheur ?… le vôtre ?… en vérité, vous m'effrayez ; hâtez-vous donc de me dire ce dont il s'agit, car maintenant votre silence me laisserait une inquiétude que rien ne pourrait calmer.

Lucien était fort embarrassé ; il avait cherché cet entretien, il l'avait fait naître ; pour rien au monde, il n'y eût renoncé, et cependant, le sujet qu'il avait à traiter ne lui semblait pas exempt de danger ; déjà, il ne savait plus comment s'y prendre pour interroger Berthe, sans lui donner le soupçon de ce qui se disait en dehors sur le compte de son père.

– Écoutez ? moi, Berthe, dit-il d'un accent ému, vous savez si je vous aime ! pour vous, je donnerais et ma vie et mon sang, et cette gloire folle que j'ambitionne, et que je ne puis plus acquérir désormais que par votre amour ; vous savez aussi que ma seule pensée est de faire de vous la compagne aimée de ma vie ; près de vous, je travaillerai, je deviendrai grand, et je mettrai tous mes soins, tout mon bonheur à vous rendre la vie heureuse et douce.

– Je sais tout cela, fit Berthe, vous me l'avez déjà dit, Lucien, et je ne comprends pas…

– Tenez, Berthe, repartit le jeune homme, avec une sorte d'explosion, je suis bien malheureux !…

– Vous ?

– Depuis quelques jours, surtout !

– Et pourquoi cela ?

– Pourquoi !… Ah ! parce qu'il m'est venu une pensée horrible à l'esprit, et que je me demande, avec effroi, si votre père consentira jamais à notre union.

– Qui peut vous en faire douter ? fit Berthe, en fixant sur lui un regard sans trouble.

– Tout ! répondit Lucien.

– Mais encore ?…

Lucien s'était levé, il se promenait à grands pas à travers la chambre.

Les questions se pressaient sur ses lèvres ; vingt fois il s'arrêta indécis, cherchant à tourner la difficulté et n'y pouvant réussir.

Enfin il vint se placer à quelques pas de Berthe, et reprit, après un long silence.

– Depuis quelques jours, dit-il, il se passe d'étranges choses dans

l'hôtel que nous habitons…

– De quelles choses voulez-vous parler ? interrompit la jeune fille.

– La rue de l'Ouest est le quartier de Paris qui ressemble le plus à une petite ville de province, poursuivit Lucien ; tout le monde se connaît, et il est bien difficile d'y cacher son existence pendant longtemps.

– Mais qui donc se cache ?

– M. Danglade.

– Mon père !

– On le dit du moins.

– Et pour quels motifs ?

– Voilà ce qu'on ignore.

– Et ce que vous voudriez savoir, n'est-ce pas ?

– Au moment où je songeais à demander votre main à M. Danglade, je me suis trouvé arrêté par une objection.

– Laquelle ?

– Berthe, depuis que je demeure à deux pas de vous, il ne m'est pas encore arrivé, une seule fois, de rencontrer M. Danglade.

– Eh bien !…

– Eh bien !… cela est au moins étrange.

– Mon père a une existence bien occupée, Lucien ; c'est pour moi qu'il travaille ; je l'ai souvent engagé à se ménager, je l'ai prié de me laisser travailler moi-même ; il m'a toujours refusée…

– Je comprends ce dévouement, cette abnégation, cette ardeur au travail, de la part d'un père qui veut éloigner de son enfant de tristes préoccupations ; mais, s'il en est ainsi, si c'est bien là le sentiment auquel il obéit, pourquoi, à ce que l'on assure, l'a-t-on souvent rencontré, dans d'autres quartiers de Paris, vêtu avec luxe et vivant avec faste ? Il y a là un mystère…

Pendant que Lucien parlait, Berthe était devenue pensive ; son front s'était baissé, son regard s'attachait maintenant au parquet avec une singulière fixité, son sein se soulevait avec précipitation : elle était vivement agitée.

Lucien craignit de l'avoir offensée. – Douter de son père, c'était presque douter d'elle-même, et l'amour n'est pas une excuse suffisante à une pareille faute.

Cependant Berthe releva bientôt la tête et arrêta sur le jeune sculpteur un regard où ce dernier fut tout étonné de ne voir briller que de la satisfaction.

– Ce que vous venez de me dire ne me surprend pas, dit-elle ; ces

remarques, je les avais faites déjà… il y a, en effet, un mystère dans la vie de mon père ; mais quel est-il ?… Mon père est simple et bon ; toute sa vie n'a été qu'un long dévouement pour sa fille, et je me suis demandé bien des fois s'il ne cherchait pas, en secret, à réédifier la fortune qu'il a perdue, pour ne me laisser que la joie du succès… Mon père est l'homme des calculs généreux ; il se cache pour faire une action héroïque, comme s'il s'agissait d'un crime.

– Ainsi, dit Lucien avec un pénible effort, à l'heure qu'il est, votre père est riche peut-être ?

– Qui sait !

– Mais cette fortune, Berthe, ne craignez-vous pas qu'elle soit pour nous une cause de malheur ?

– Comment ?

– Si elle devait nous séparer à jamais.

– Y pensez-vous ?

– Je ne pense qu'à cela.

– Me préféreriez-vous pauvre ?

– Peut-être.

– Singulière manière de m'aimer !

Lucien ne répondit pas.

Plus il avançait dans cette conversation, plus son cœur se trouvait froissé… Une vague terreur l'enveloppait peu à peu ; il n'osait plus interroger l'amour de Berthe, il craignait que son ambition seule lui répondît.

Cependant, le ciel s'était assombri… de lourds nuages noirs passaient dans l'air ; un vent d'orage courbait les arbres du Luxembourg, quelques larges gouttes de pluie commençaient à tomber avec un bruit sec sur le pavé.

Berthe alla fermer la fenêtre, et Lucien se disposa à se retirer.

– Vous partez ? dit la jeune fille en se retournant vers lui avec un doux sourire.

– Votre père ne doit pas tarder à rentrer.

– Vous m'en voulez, je gage.

– Moi ! fit Lucien dont le cœur se gonfla.

Berthe lui tendit la main.

– Vous êtes un enfant, Lucien, lui dit-elle ; vous me croyez oublieuse, légère, ambitieuse peut-être, et vous ne vous rappelez jamais que j'ai toujours vécu seule, et presque abandonnée… Ayez foi en l'avenir, mon ami, et croyez bien que, pauvre ou riche, je serai toujours la Berthe que vous aimez.

– Et qui m'aime ! n'est-ce pas, ajouta Lucien en baisant avec transport la main qu'on lui tendait.

– Et qui vous aime ! répondit Berthe avec une moue charmante, où il y avait peut-être plus de coquetterie que d'amour.

Lucien s'éloigna, fou de joie.

Il avait le ciel dans le cœur.

Cependant, malgré le bonheur dont le souvenir des dernières paroles de Berthe avait rempli sa nuit, dès le lendemain matin il se mit en quête de nouveaux renseignements sur le compte de M. Danglade. Il voulait avoir une bonne fois le cœur net de tous ses soupçons, et, moyennant une récompense honnête, il obtint du concierge de l'hôtel la promesse qu'on le tiendrait au courant de tout ce qui surviendrait.

Quelques semaines se passèrent dans l'expectative la plus poignante pour Lucien, et il désespérait déjà d'éclaircir le mystère, quand des événements inattendus vinrent tout à coup précipiter le dénoûment.

Un jour, M. Danglade était rentré de meilleure heure que de coutume, et, en passant devant la loge, il s'y arrêta.

Sa figure était défaite, une certaine pâleur mate était répandue sur ses joues.

Il demanda, presque en balbutiant, si personne n'était venu le demander, et, sur la réponse négative du concierge, il recommanda de dire à tout étranger qui se présenterait pour le voir qu'il n'y était pas, et qu'on ne pouvait préciser l'heure habituelle de son retour.

Lucien, à qui ce détail fut raconté, épia, dès ce moment, une occasion favorable pour parler à M. Danglade.

Mais il avait compté sans M. Michot !

En effet, à cette époque, un homme se présenta rue de l'Ouest, qui demanda M. Danglade tous les jours avec une singulière persistance. Il attendait, longtemps assis dans la loge, et, une fois sorti dans la rue, il faisait encore faction durant des heures entières.

Le portier avertit M. Danglade.

Celui-ci, au signalement de l'inconnu, parut se troubler, et sortit aussitôt, en priant de l'éconduire tout à fait. Mais la chose était difficile. L'inconnu, qui avait refusé de dire son nom, ne quittait presque plus la voie publique ; si bien que M. Danglade ne vit pas d'autre moyen, pour se soustraire à cette persistance, que de donner congé et de changer de domicile.

Malheureusement, il n'eut pas le temps de mettre son projet à

exécution.

Chapitre 4

UNE VISITE INATTENDUE

La veille même du déménagement, l'homme, qu'il semblait avoir tant d'intérêt à fuir, entra le soir, en même temps qu'une autre personne, passa inaperçu devant le portier, monta rapidement les cinq étages et vint frapper à la chambre de Berthe.

Berthe était seule ; Lucien s'était retiré depuis quelques instants ; elle n'attendait personne ; cependant, après une hésitation d'un moment, elle alla ouvrir.

– M. Danglade ? demanda l'étranger en saluant à peine.

– Il est sorti, répondit Berthe interdite.

– Je le sais, je le sais ; mais comme je tiens à le voir, je vais l'attendre…

Il entra et s'assit, sans plus de façon, sur une bergère placée au coin de la cheminée.

Sept heures sonnaient à l'horloge du palais du Luxembourg.

Berthe, effrayée d'abord, puis impatiente, allait, venait, s'asseyait le plus loin possible de l'inconnu. Un secret pressentiment lui disait que la présence de cet homme annonçait un malheur.

L'inconnu, cependant, n'avait pas l'air de se douter que sa présence pût gêner quelqu'un. Assis carrément dans sa bergère, il inspectait du regard les objets qui ornaient les murs, et suivait de temps à autre la jeune fille dans ses évolutions inquiètes et troublées à travers la chambre.

Au bout d'une heure, il se leva, tira un cigare de sa poche, prit une allumette sur la cheminée et l'alluma.

Puis il se rassit sans prononcer une parole.

La jeune fille toussa bruyamment pour lui faire sentir l'inconvenance d'une pareille conduite ; mais lui ne daigna même pas lever les yeux sur Berthe.

– Ton père fumait autrefois, petite, dit-il seulement d'un ton railleur ; tu dois être accoutumée à cela…

Il la tutoyait ! Il parlait de son père comme s'il le connaissait particulièrement !

Berthe le regarda, et un vague souvenir lui vint de cet homme. Jadis elle avait dû le voir.

Sans savoir pourquoi, en évoquant le souvenir d'une époque effacée, elle tressaillit, et elle eut peur.

Le reste de la soirée se passa en silence.

La jeune fille était en proie à mille incertitudes, à mille terreurs…

Elle songeait à son père qui semblait menacé ; elle n'osait ni dire un mot ni faire un pas… Elle eût donné, en ce moment, tous ses beaux rêves d'ambition pour voir Lucien auprès d'elle.

Lucien !

Comme elle l'aimait à cette heure, comme elle avait foi en lui, comme elle sentait que lui seul aurait pu la protéger et la défendre dans une semblable situation !

Mais Lucien était absent et ne devait rentrer que fort tard.

Berthe attendit.

D'ailleurs, à part le fait de sa présence, Berthe vit bien tout de suite qu'elle n'avait personnellement rien à redouter de l'inconnu.

C'était bien à M. Danglade seul qu'il en voulait.

Il n'adressa même à Berthe aucune question sur son père, et se contenta de fumer, tout en chantonnant quelques vieux refrains empruntés à une langue que Berthe ne connaissait pas.

La langue *d'argot !*

Enfin, vers minuit, on entendit un bruit de pas dans l'escalier, et comme Berthe se levait pour aller au-devant de son père, l'étranger la retint rudement.

– Reste là ! lui dit-il d'un accent d'autorité.

La pauvre enfant se rassit effrayée.

Au même instant, M. Danglade, qui avait une double clef, parût sur le seuil.

– Pas encore couchée, Berthe ? dit-il avec surprise.

Mais avant qu'il eût eu le temps de jeter un regard dans la chambre, Berthe lui désigna d'un geste l'étranger.

– Un homme ! fit M. Danglade en s'avançant précipitamment.

– Michot ! ajouta-t-il accablé.

– Fais sortir ta fille ! fit Michot à voix basse.

Et comme si Danglade se fût senti dominé par cet homme, il alla à sa fille, la baisa doucement au front et lui serra les mains avec un redoublement de tendresse.

– Laisse-nous, mon enfant, balbutia-t-il, laisse-nous… Monsieur est un ancien ami… j'ai à causer avec lui…

Berthe regarda son père avec étonnement, et, sans chercher à comprendre quel lien pouvait exister entre son père et un pareil homme, elle se hâta de se retirer.

Dès qu'elle fut sortie, Michot se leva et marcha droit à Danglade.

– Et maintenant, à nous deux ! dit-il d'une voix railleuse et sèche ; que diable, mon mignon ! ce n'est pas bien d'avoir fait banqueroute aux amis. À Toulon, on te dit mort. Mais moi, je n'ai pas cru un mot de ça… J'ai du bonheur, vois-tu… J'étais sûr de te mettre la main dessus, un jour ou l'autre.

– Que voulez-vous ? dit Danglade, partagé entre le trouble et la colère.

– *Que voulez-vous !*… Excusez… On est donc devenu bégueule ?… *Que voulez-vous !*… Plus que ça de langage ! Et c'est Danglade qui parle à Michot, dit *Toulon*… dit…

– Assez !… Assez !… Que veux-tu ?

– À la bonne heure… ne t'impatiente pas, mon mignon. Je suis venu pour te dire… Dame ! sais-tu que tu ne ressembles pas mal à un honnête homme ?

Danglade frappa du pied.

– Allons ! pas de colère, reprit Michot avec un sourire moqueur. On vous fait des compliments, et tu te fâches !…

– Me diras-tu enfin ce que tu veux ? grommela Danglade.

– J'approuve ton impatience, répliqua Michot, et je ne veux pas abuser de tes instants… D'ailleurs, ce que je veux est simple comme bonjour, je veux cent mille francs.

– Cent mille francs !…

Danglade fronça le sourcil et regarda Michot en face.

– Tu plaisantes ! dit-il.

Et dans ces deux mots, prononcés d'une voix basse et concentrée, il y avait une terrible menace.

Michot soutint bravement le regard et répondit, en supprimant son sourire, mais en haussant les épaules :

– Quelquefois… Jamais, quand je parle d'affaires. – Il me faut

cent mille francs !

Pour la figure, pour la taille, pour la force, de même que pour les manières, ces deux hommes offraient un frappant contraste.

Danglade avait une tête remarquablement belle et noble ; il était grand, fortement constitué ; ses façons étaient gracieuses et distinguées.

Michot, au contraire, était petit, trapu et large des épaules, mais déjà courbé par des excès de tout genre ; ses manières n'étaient plus que celles d'un loustic de taverne, et son visage, véritable enseigne d'infamie, présentait un type ignoble.

Tous deux semblaient se mesurer de l'œil, comme deux adversaires prêts à en venir aux mains. Danglade, les lèvres contractées, les bras croisés sur la poitrine ; Michot, une main enfouie jusqu'au coude dans la vaste poche de son pantalon, l'autre passée sous le revers de sa redingote boutonnée.

– C'est ton dernier mot ? fit Danglade d'une voix brève et saccadée.

– Oui, mon fils ! répondit Michot sans rien perdre de son assurance provoquante.

Le père de Berthe décroisa vivement les bras et s'élança sur Michot. Mais ce dernier retira non moins vivement la main passée sous le revers de sa redingote et présenta un pistolet à Danglade.

Celui-ci s'arrêta, tandis que son adversaire éclatait en un rire bruyant et railleur.

– Halte-là ! mon bon… dit Michot. Ah ! dame ! nous connaissons tes manières ; quand tes associés te gênent, tu as un moyen…

Il fit un geste énergique et grotesque tout à la fois.

– Connu ! continua-t-il, mais on n'étrangle pas ton serviteur comme un Castan.

– Silence ! interrompit Danglade, dont la voix tremblait de rage.

– L'argent était à nous trois, tu l'as pris seul. Tu as laissé le vieux Castan à demi étranglé, près des caisses dévalisées… Pourquoi donc ça ?

– Silence ! te dis-je.

Michot craignit d'exaspérer si fort son adversaire que la vue des pistolets devînt insuffisante à le contenir.

– Soit ! dit-il, c'est une vieille histoire, n'en parlons plus… mais j'espère que te voilà devenu raisonnable, à présent ?

Danglade était tombé dans une profonde rêverie.

– Écoute, dit-il, j'ai eu tort de te recevoir ainsi.

– Je savais bien…

– Laisse ! j'ai eu tort, parce que, sachant ma vie passée, comme, de mon côté, je sais la tienne, je dois… nous devons nous ménager réciproquement.

– C'est juste ! interrompit encore Michot.

– Mais tu as un plus grand tort.

– Bah !

– Tu viens, abusant de ta position d'homme qui n'a rien à perdre, me demander une somme dont je ne possède pas la dixième partie.

– Minute ! je t'arrête. Tu mens ! dit Michot avec un flegme imperturbable.

– Mon pauvre Michot… commençait Danglade d'un ton caressant.

– Tu mens ! tu mens ! Quand on vous demande cent mille francs et qu'on n'a pas le sou, on rit au nez de l'ami qui se permet une telle inconvenance. Mais tu t'es fâché… Tu as des fonds.

– Sur mon honneur !…

– Bêtise !

– Sur ma parole !

– *Idem ;* tu mens, de mieux en mieux… Qu'as-tu donc fait des six cent mille francs ? Tu passes tes journées dehors, tu as un établissement en ville, tu roules carrosse, tu as des larbins galonnés. Est-ce que je sais, moi ?…

Danglade ne put retenir un mouvement de surprise.

– Oh ! tu ne l'avoueras pas tout de suite, continua Michot. C'est dans ton caractère… Mais c'est égal ; dès demain je m'établis en sentinelle à ta porte ; je te suis partout…

Danglade arpentait la chambre à grands pas.

– Si je ne découvre rien comme ça, reprit encore Michot, alors… je ne te dis pas, sur mon honneur, moi, je me rends justice… Alors, je te dénoncerai…

– Tu ne le feras pas, Michot, dit Danglade d'une voix suppliante.

– Si fait, mon bon, je m'en crois susceptible… et ce sera de ta faute, encore.

– Pourtant, dit Danglade, je ne puis te donner ce que je n'ai pas.

– Sans doute, sans doute ! Eh ! mon mignon, je ne suis pas un juif. Je te demande ce que tu as, voilà tout.

– Mais…

– Tu me feras voir ta caisse.

– Ma caisse !… s'écria étourdiment Danglade.

– Tu en as donc une !… Je m'en doutais… Allons !… Pourquoi

jouer au fin avec moi ?

Il y avait, certes, dans la lutte de ces deux hommes quelque chose de profondément instructif, et si quelque spectateur eût assisté à cette scène étrange, il se fût assurément demandé lequel de ces deux hommes était le plus adroit, lequel était le plus coupable.

Cependant Danglade se sentait pris. Il y avait, dans sa vie passée, un secret terrible qu'un seul homme au monde connaissait, et cet homme était devant lui ; ce secret pouvait le perdre, et cet homme menaçait de le dévoiler.

Danglade eut peur.

– Écoute, dit-il, je te donnerai dix mille francs, et Dieu sait qu'il ne m'en restera pas la moitié autant.

– Bon ! le voilà qui marchande, maintenant !... interrompit Michot avec un geste de dédain comique ; décidément, tu n'es pas changé... Voyons, je tiens à te montrer que je suis bon prince, moi. Si tu veux, il y a un moyen d'arranger tout cela... Seulement, je n'entends pas que tu me mettes dedans !

Danglade regarda Michot avec des yeux hébétés et stupides.

Dans la naïveté de sa peur, il s'imaginait que les dernières paroles de son adversaire venaient de lui ouvrir une issue pour sortir de l'impasse où il était acculé.

Et puis, Michot avait dit que Danglade le tromperait ; il était donc possible de le tromper ; il y avait donc un moyen de mettre cet *homme dedans,* suivant ses propres expressions.

Danglade eut un tressaillement de joie.

– Comment ! demanda-t-il à Michot ; que veux-tu dire ? explique-toi.

– C'est facile à comprendre, répondit Michot, et c'est peut-être aussi facile à arranger ; au lieu de prendre les cent mille francs en question, je consentirais à devenir ton associé ! c'est plus simple... et si cela te *botte*...

Danglade semblait violemment combattu.

Associer un pareil homme à sa fortune, à ses entreprises, c'était dangereux. Michot était un compagnon avide, de mauvais ton, et se livrant avec une naïveté fâcheuse à des prodigalités folles...

D'un autre côté, en l'associant à ses travaux, Danglade s'assurait de la discrétion de son complice. Il savait qu'une fois assis commodément dans cette nouvelle existence d'aisance et de luxe, Michot n'y renoncerait pas facilement ; il le tiendrait donc par le côté le plus sensible, et cesserait d'avoir à le redouter.

Son parti fut vite pris.

– Soit, dit-il, tu veux devenir mon associé… tu le seras.

– À la fin ! s'écria Michot avec une joie qu'il ne chercha pas à dissimuler… Eh bien ! tu prends le bon parti… c'est moi qui te le dis… vois-tu… Tu jouais gros jeu contre moi… je n'avais rien à perdre et j'avais tout à gagner… la partie était trop belle… Ainsi c'est dit ?…

– C'est dit.

– La caisse est à nous deux.

– À nous deux…

– Allons-y donc gaiement… Le bon temps va revenir… mais d'abord, il faut que je te fasse de la morale.

– Toi !

– Oui, moi, mon mignon, moi Michot ; tes allures ne me conviennent pas ; il faudra en changer.

– Comment cela ?

– Tu as deux noms… deux domiciles… deux existences… Eh bien ! c'est mauvais cela.

– Tu crois.

– Tôt ou tard, ça vient à se savoir… on jase, on fait des potins… le public s'émeut… et on finit toujours par se faire pincer.

– Tu as peut-être raison !…

– Si j'ai raison ?… je connais cela… quand on veut réussir, il faut aller la tête haute et porter son nom sur son visage.

– J'en ferai mon profit.

– Et puis, je serai là… que diable ! j'ai l'expérience de la vie, moi ; je t'aiderai de mes conseils, c'est tout ce que j'ai… ce sera mon apport social, comme on dit…

– Je ne t'en demande pas d'autre.

– À la bonne heure… Demain donc, tu quittes cette bicoque ?

– Justement, j'ai donné congé.

– Comme ça se trouve… Et après-demain, nous nous installons… dans un autre quartier.

– Rue de la Chaussée-d'Antin.

– Fameux !… c'est entendu !

– Mais… dit Danglade, tout cela peut manquer ; tu sais mieux que personne si mon crédit peut avoir des bases solides. Je désirerais que ma fille n'habitât pas…

– Elle est gentille, cette petite ; rien de fait, si elle ne vient pas avec nous.

Danglade jeta sur Michot un regard de haine ; il avait cru deviner sa pensée.

– Michot !… dit-il en se redressant de toute sa hauteur, je te le défends ! et si jamais !… je te tuerais comme un chien, entends-tu ?

– Suffit ! répondit l'autre avec indifférence, tu ne m'as pas compris… Michot ne s'amuse guère à ces bêtises-là…

Il était deux heures du matin, les deux associés se séparèrent.

Danglade ouvrit la porte du cabinet où dormait sa fille, et approcha la lampe de son visage.

– Pauvre enfant ! dit-il avec découragement.

Puis, prenant le chemin de sa chambre à coucher, il ajouta entre ses dents :

– Un crime de plus et je pouvais vivre tranquille !

Le lendemain, Lucien attendit inutilement Berthe à l'heure accoutumée. Puis, il frappa à la porte de M. Danglade, puis, enfin, il descendit à la loge.

– M. Danglade ?… demanda-t-il avec angoisse.

– Parti, monsieur, lui répondit le concierge.

– Parti !… répéta Lucien en comprimant son cœur de ses deux mains.

– Oui… parti pour la campagne… il laisse ses meubles pour payement… de beaux meubles, ma foi… Ah ! il n'avait pas l'air bien gai… allez.

– Et sa fille !

– Mlle Berthe ! pauvre chère enfant ! elle pleurait.

Lucien crut qu'il allait mourir. – Il se retint à la muraille pour ne pas tomber.

Chapitre 5

SOCIÉTÉS EN COMMANDITE

À quelques jours de la scène que nous venons de raconter, Michot était installé dans un magnifique bureau, attenant d'un côté au cabinet de M. de l'Étiolle, industriel fameux, de l'autre à un immense corridor, sur lequel s'ouvraient sept ou huit chambres numérotées.

Là, une armée de commis causait de la pièce nouvelle ou des événements du jour, en travaillant Dieu sait à quoi.

Tout, dans cet appartement, avait un air d'ordre et de régularité qui, au premier coup d'œil faisait plaisir à voir. Il était évident qu'on avait mis un soin minutieux à arranger les divers ornements qui remplissaient chaque salon ou chaque bureau.

C'étaient des pyramides de cartons superposés symétriquement, des plans appendus aux murs dans leurs cadres sévères d'ébène arrondi, des cartes en relief, des rayons de bibliothèque, où reluisaient, dans leur riche reliure, tous les ouvrages de nos célèbres jurisconsultes ; de toutes parts enfin, un parfum d'affaires, un grand air d'opulence.

C'est là que s'était installé M. Danglade, devenu M. de l'Étiolle, à la suite de sa conversation avec l'honnête Michot.

M. Danglade était un fripon émérite, mais un fripon sans grande habileté ; il voyait le danger, mais il n'avait ni l'énergie ni l'adresse nécessaires pour lui faire tête ou le conjurer.

Le secret de sa réussite première était tout entier dans l'honnêteté de sa physionomie, dans la grâce décente et distinguée de ses manières, jointes à un tact suffisant pour chercher ses dupes là où

ces qualités pouvaient agir le plus efficacement.

Il n’avait point de petits actionnaires.

Ayant eu l’entrée par hasard, dès l’abord, dans une grande maison du faubourg Saint-Germain, il avait étendu ses relations avec un merveilleux bonheur.

Il n’avait pas tardé à faire de nombreuses dupes.

Ses exagérations industrielles, comme ses fables politiques, avaient été prises au pied de la lettre. En deux ans il organisa cinq sociétés en commandite et réalisa la presque totalité de leurs actions.

Mais une fois lancé dans le tourbillon industriel, il lui fallut soutenir la concurrence de luxe et d’ostentation de ses pairs. Il devint fastueux, et dès lors, faisant vibrer dans le cœur de ses nobles dupes une autre corde que celle de la sympathie, il promit monts et merveilles, des intérêts magnifiques, des dividendes fabuleux ; et, bien que l’avidité mercantile ne fût pas portée au point où nous la voyons maintenant, ses promesses ranimèrent la confiance.

Il est si doux, voire pour un ancien duc et pair, de tripler son capital !

Bien des millions lui étaient passés déjà par les mains ; mais il ne faut pas croire que le plus habile fripon du monde puisse garder tout ce qu’il reçoit. En bonne piperie industrielle, le grand principe, au contraire, est de rendre à propos pour recevoir davantage.

L’habileté consiste à se retirer avec le plus d’argent possible ; mais, pour cela, il faut que la confiance ait duré quelque temps. Il faut, par conséquent, avoir entretenu cette confiance, soit par un train de bureau et de maison somptueux, soit par le payement exact d’intérêts et de dividendes savamment calculés.

L’Étiolle avait fait tout cela, et, lors de l’arrivée de Michot, il espérait se retirer bientôt avec une fortune considérable.

Après son association forcée, il avait encore compté prendre ce parti ; mais Michot, qui avait goûté l’opulence, n’était pas homme à se contenter même des cent mille francs qu’il avait d’abord demandés. Il s’imposa définitivement à l’Étiolle, et dès lors la ruine de cette maison se put aisément prévoir.

Michot était entêté en même temps qu’incapable. Il engagea son associé dans des entreprises que celui-ci n’osa refuser. Au moment de faire *rafle,* il doubla l’enjeu.

Et puis Danglade avait été atteint par la fièvre de cette époque.

Il jouait à la Bourse.

De trois à quatre heures, il ne bougeait pas du palais de l'agio. Il en connaissait toutes les ruses, toutes les infamies.

Il jetait, dans ce jeu infernal, des sommes considérables qui, quelquefois, se multipliaient dans ses mains ; qui, plus souvent, s'évanouissaient au jour du payement des différences.

Mais les fripons ont leur vanité tout comme les honnêtes gens.

Danglade aimait ce bruit, ce mouvement, ce monde qu'il trouvait sous les colonnes corinthiennes de la Bourse… Il y était très-connu et considéré. – On le saluait de loin, on se rangeait pour le laisser passer, on s'entretenait de ses succès ; et il était fier de cette considération équivoque qui s'attache à l'homme heureux.

Danglade jouait donc… C'était, pour lui, plus qu'une distraction, c'était l'oubli.

Quoi qu'il fît, et bien que la prospérité éclairât la route qu'il suivait, son passé le suivait toujours comme son ombre ; le remords, c'est le boulet moral que le criminel traîne après lui, avant d'aller au bagne.

Nature vive, impressionnable, sans profondeur, Michot avait toutes les habiletés, tous les talents qu'exige une vie d'aventurier. Il était parvenu à se composer un extérieur en harmonie avec la position qu'il avait usurpée, et les bons actionnaires auxquels il avait affaire se félicitaient à l'envi d'avoir placé leurs fonds entre les mains d'aussi braves et honnêtes gens.

Michot était cependant un gredin de la pire espèce ; il avait rendu déjà à l'Étiolle des services de plus d'un genre, et c'était une des raisons pour lesquelles celui-ci ne pouvait se résoudre à rompre avec lui.

L'eût-il voulu, d'ailleurs, qu'il ne l'aurait probablement pas pu.

Ces deux hommes étaient fatalement liés l'un à l'autre par un crime commun, et ils craignaient l'un et l'autre une trahison réciproque.

Il y avait cependant cette différence entre eux deux, c'est que Michot était décidé à tout, à la première velléité d'hostilité de la part de Danglade, tandis que ce dernier flottait irrésolu entre mille projets qu'il n'avait pas le courage d'exécuter.

Danglade avait une fille, et il l'aimait !…

Dieu avait placé près de lui cette enfant, pour qu'elle fût son remords de tous les instants.

Rien, pendant quelque temps, ne troubla la paix du ménage de Michot et de Danglade ; mais le premier couvait une idée ; il fallait bien que, tôt ou tard, il en fît part à son associé.

Le jour où nous reprenons ce récit, Michot était assis nonchalamment dans une pièce attenante à celle qu'occupait d'ordinaire son associé Danglade, et il se curait les dents avec une satisfaction mêlée de quelque peu d'impatience.

À chaque instant, son regard se tournait vers la porte du cabinet de Danglade, d'où quelques mots d'une discussion engagée à voix basse, mais vivement soutenue, arrivaient jusqu'à lui.

Enfin les fauteuils roulèrent sur le parquet de la chambre voisine ; on prit congé à voix haute, et la sonnette de Danglade retentit presque aussitôt.

– Eh bien ? fit Michot en entrant.

– Va vite à la caisse, répondit Danglade, dont le visage parut resplendir, et ordonne qu'on paye, à bureau ouvert, les intérêts et dividendes de l'*Ouest de la France !*

– Mais… objecte Michot.

– Va, te dis-je, et reviens tout de suite.

M. de l'Étiolle ou Danglade se renversa sur son fauteuil après le départ de son acolyte :

– Six pour cent d'intérêts, murmura-t-il avec une sorte de complaisance, quatorze pour cent de dividendes, donc vingt pour cent ; voilà un joli bénéfice pour ces messieurs. Voyons, sur quinze cent mille francs d'actions prises, cela fait trois cent mille francs. Diable ! c'est un peu cher !…

Michot rentrait en ce moment.

– Sais-tu que c'est trois cent mille francs que tu jettes par les fenêtres, dit-il en entrant.

– Je viens de le calculer ; cela fait réellement trois cent mille francs, répondit Danglade.

– Nous n'avons en caisse que vingt mille francs écus et une trentaine de billets de banque.

– C'est égal.

– Comment, c'est égal !

– Michot, je viens de gagner un million deux cent mille francs.

– Toi !… dit celui-ci d'un air incrédule, et en se rapprochant instinctivement de son associé.

– Oui ! Les huit principaux actionnaires de la Société de l'*Ouest de la France,* pour la recherche et l'exploitation…

– Je sais le prospectus. Après ? interrompit brusquement Michot.

– Les huit principaux actionnaires m'ont fait l'honneur de venir me voir ce matin.

– Après ?

– J'avais si peu l'intention de leur payer leurs intérêts et dividendes que j'ignorais jusqu'au jour de l'échéance. C'était aujourd'hui.

– Diable !…

– À la première ouverture, comme de raison, j'ai dit que j'étais prêt.

– Tu as de l'aplomb !

– Alors ces messieurs se sont consultés… je n'ai pas même eu la peine de leur proposer… et vrai, je ne sais si j'en aurais eu le courage ! ces messieurs se sont consultés, et, ravis de notre exactitude, ils m'ont proposé d'émettre quinze cents autres actions, qu'ils ont absorbées immédiatement avec une avidité méritoire.

Michot n'avait pas attendu la fin de la phrase, il s'était levé et parcourait la chambre en se frottant les mains.

– Bon ! bon ! bon ! criait-il dans un véritable transport de joie, tu es un grand homme, Danglade !

– Chut ! interrompit celui-ci, ne prononce jamais ce nom !

– C'est juste ! tout ce que tu voudras. Vous êtes un grand homme, monsieur de l'Étiolle ! vous êtes un grand homme, mon honoré patron !

Puis, se rapprochant tout à fait :

– Ah çà ! continua-t-il, voilà qui nous met en fonds pour notre société à nous.

Le front de M. de l'Étiolle se rembrunit tout à coup.

– Michot, dit-il, nous avons déjà cinq sociétés… Les employés nous ruinent.

– Mais je n'en ai pas une, moi, mon bonhomme.

– N'es-tu pas mon associé ?

– Pas assez.

Et Michot, frappant tour à tour sur les cartons élégants qui couvraient le bureau de palissandre, continua :

– En moins de temps qu'il n'en faut pour les inventer, dit-il, tu as créé cinq sociétés qui représentent des capitaux énormes, incalculables. – Ici, ce sont les *Canaux du Centre,* cinq cent mille

francs, dont deux cent mille sont déjà souscrits ; plus loin, les *Pompes hydrauliques,* qui nous ont rapporté plus de cent cinquante mille francs ; là, les *Mines aurifères ;* à côté, les *Cuivres de la province de Constantine ;* enfin l'*Ouest de la France,* le GRAND OUEST, qui, à l'heure qu'il est, représente près de trois millions de capital !… Voilà notre richesse, c'est beau, cela promet, et je conviens que je devrais me contenter de cela. Mais, que veux-tu, mon petit, j'ai ma *tocade,* j'ai l'amour de la propriété, je veux avoir ma commandite à moi tout seul, mes actions à moi… La Société Michot et Compagnie, quoi ! – Comprends-tu ?

– C'est de la folie ! fit de l'Étiolle atterré.

– Possible.

– Ce sont des frais, des dépenses ; on use son crédit à un pareil métier, puis, un jour, les actionnaires se lassent, s'inquiètent ; la défiance s'en mêle, et la faillite arrive.

– Bah ! la faillite vous prévient toujours d'avance, objecta Michot avec insouciance ; on a le temps de mettre du foin dans ses bottes, et l'on file un beau matin, par le chemin de fer, sans se donner la peine de saluer ses bijoux de commanditaires.

– Tu es cynique, Michot…

– Ah ! parbleu, je te conseille de faire la *bégueule.*

– Ce que tu veux est impossible.

– Allons donc !… Tu sais bien que je n'aime pas à être contrarié.

– Je n'y consentirai jamais.

– C'est ce que nous verrons.

Et en parlant ainsi, Michot se rapprocha de l'Étiolle et lui dit à voix basse :

– À moins que tu n'aimes mieux que je m'en explique avec la petite.

– Ma fille ! s'écria le malheureux père.

– C'est une idée !…

– Misérable !…

– Des gros mots !… allons… tu ne sais prendre que le côté violent des choses.

– C'est toi plutôt qui abuses de ta position pour nous perdre tous.

Michot haussa les épaules et se mit à jouer avec le manche d'un couteau d'ivoire, tandis que de l'Étiolle, en proie à la plus vive agitation, était allé s'accouder, frémissant de colère, sur le marbre de la cheminée.

Pour un rien, il eût tué son associé !

Cet homme était son démon familier, sa mauvaise chance, son mauvais génie ! – Sans lui, il eût pu être heureux, vivre avec sa fille, se retirer avec elle loin des dangers que l'avenir lui réservait peut-être…

Michot présent, tout était remis en question !

Malheureusement, de l'Étiolle n'était pas l'homme des résolutions promptes, et il comprenait bien lui-même qu'il n'aurait jamais l'énergie nécessaire pour dompter un pareil homme.

Il se sentait fatalement enfermé dans un cercle étroit, et se demandait, avec effroi, s'il lui faudrait vivre éternellement avec une si redoutable menace suspendue sur sa tête et sur celle de sa fille.

Tout à coup, une idée lui vint à l'esprit, et avec cette facilité à se faire illusion, qui est le propre des natures faibles, il se crut sauvé.

Un sourire vint éclairer son visage :

– Voyons, dit-il alors à Michot, qui continuait de jouer avec le manche de son couteau, tu tiens donc beaucoup à ta société ?

– J'y tiens !… répondit Michot.

– C'est toujours la même ?

– Toujours.

– Société *Michot et Compagnie.*

– *Pour l'exploitation des gisements aurifères de l'Algérie,* compléta l'associé.

– Au fait, c'est peut-être une bonne affaire, reprit de l'Étiolle.

– Excellente… l'Algérie est à la mode, et c'est si tentant d'avoir de l'or à la portée de la main.

– Tu as raison.

– Tu y viens donc ?

– Peut-être.

– À la bonne heure.

– Écoute, nous allons lancer l'affaire… Quinze cents actions de mille francs chacune ; pour ma part, j'en prends trois cents.

– Comptant !… fit Michot qui ouvrit l'oreille.

– Comptant… répéta de l'Étiolle avec une indifférence feinte.

– Tu les as donc ?

– Je les trouverai.

– Et tu me les donneras ?

– À une condition.

– Laquelle ?

– C'est que le siège de la nouvelle société sera fixé à Alger, et que le gérant sera tenu d'y résider.

Michot cessa de jouer avec son couteau et regarda de l'Étiolle.

– Oh ! oh ! dit-il d'un air ironique, mais c'est une idée, cela…

– Tu trouves ? rit son interlocuteur un peu embarrassé.

– Et c'est toi qui l'as imaginée tout seul ?… Et tu as cru que je donnerais dans le panneau ?…

– Cependant…

Michot se leva, rejeta sur la table le couteau qu'il avait à la main, et enveloppa son associé d'un regard plein d'audace et de résolution.

– Écoute, dit-il d'une voix ferme, tu veux jouer au fin avec moi, et franchement cela ne te va pas… Je te le dis bien sérieusement, mon bonhomme, si jamais l'envie te prend de te débarrasser de moi, tâche au moins que je ne m'en doute pas, car cela pourrait te jouer un mauvais tour. Là-dessus, je te salue, et te dis à bientôt.

Et, sur ces mots, il sortit du cabinet, laissant de l'Étiolle interdit et encore plus embarrassé qu'auparavant.

Chapitre 6

UNE RENCONTRE

À défaut d'un grand esprit, M. de l'Étiolle avait de l'expérience, et il se sentait glisser sur la pente.

Quant à Berthe, son rêve se trouvait réalisé comme par enchantement.

Au premier étage du magnifique hôtel dont les bureaux de son père occupaient le rez-de-chaussée, la jeune fille trônait, entourée de toutes les délices que peut donner l'opulence.

Et, en vérité, on eût dit que toute sa vie ses jolis petits pieds, chaussés de satin maintenant, avaient foulé des tapis d'Aubusson. Ses yeux s'arrêtaient, avec une satisfaction calme, sans surprise, sans transport de parvenue, sur les riches tentures de son boudoir. Elle drapait son cachemire de cinq cents louis, comme autrefois son petit châle de bourre de soie, avec grâce et simplicité. Grande dame, elle était ce qu'elle avait été pauvre fille : convenable, charmante.

Elle avait bien un peu pleuré en quittant la rue de l'Ouest, mais, au détour de la rue de Vaugirard, un riche équipage l'attendait.

Elle ne pleura plus.

En montant l'escalier de marbre de l'hôtel de la Chaussée-d'Antin, l'image de Lucien se voila dans son cœur, et lorsque, arrivée au premier étage, son père, lui montrant son délicieux boudoir, lui dit :

– Berthe, voici votre chambre…

Le souvenir de l'artiste disparut complètement.

Berthe avait aimé Lucien à sa manière : mais une seule chose en elle absorbait tout le reste. Le luxe était son élément. Tout souvenir entaché de misère la blessait ; or, elle voyait Lucien plus pauvre

encore qu'il ne l'était réellement.

Sa société actuelle se composait exclusivement de riches et nobles héritières. La nature avait doué Berthe de tout ce qu'une éducation supérieure pouvait avoir donné à ses compagnes. Loin de faire tache au milieu d'elles, la fille de l'industriel les dominait en beaucoup de choses, et brillait par-dessus toutes par sa beauté.

Au moment où nous la retrouvons, elle avait déjà une amie et presque un mari, – Mlle Émilie de Nogent et M. le comte de Nogent, son frère.

Aymard, à la première vue de Berthe, avait été frappé comme d'un souvenir ; quelque chose lui disait qu'il avait déjà vu quelque part cette figure angélique, ces formes pures, cette attitude gracieuse ; mais il ne put parvenir à se rappeler l'atelier de Lucien et la statuette voilée. L'amour, d'ailleurs, l'avait aussitôt pris au cœur, et ne lui avait pas laissé le temps de réfléchir.

Mlle de Nogent, pâle et aristocratique figure, et cependant nature ardente et enthousiaste, s'était, de son côté, sentie attirée vers Berthe, qui, elle-même, la préféra beaucoup à ses autres compagnes.

Mlle de l'Étiolle était si expansive en apparence, son cœur égoïste et frivole se cachait si bien derrière l'éloquente vivacité de son langage, vivacité augmentée encore par un léger accent méridional ! Sa conversation était chaude, originale, piquante. Qui donc aurait pu deviner le défaut d'âme, sous ces saillies brillantes et redoublées ?

Entre jeunes filles, les confidences suivent de près l'amitié, quand elles ne la précèdent pas.

En échange des petits secrets d'Émilie, qui confia la première ses rêveries vagues, son instinctif besoin d'aimer, Berthe détacha quelques épisodes de son roman de la rue de l'Ouest, en ayant soin de déplacer la scène. Elle raconta l'amour timide et puissant de Lucien, elle montra même ses vers.

Émilie s'exaltait naïvement à ces récits ; et quand, plus naïvement encore, elle s'étonnait de la cruauté de son amie :

– Je ne l'aimais pas ! répondait hypocritement Berthe.

Après une ou deux longues causeries sur ce sujet, Mlle de Nogent se mit à penser à l'artiste, peut-être plus souvent qu'il n'était nécessaire.

Mlle de Nogent n'avait plus dans le monde que son frère, et elle l'aimait avec ce dévouement expansif et radieux que les femmes apportent d'ordinaire dans toutes leurs affections, mais elle n'avait

encore trouvé personne qu'elle pût aimer de cet autre amour immense qui tressaillait en elle.

C'était un poëme que sa vie de jeune fille ; elle naissait à peine au monde ; tout lui apparaissait nouveau et charmant, et son âme avait des pudeurs dont le sens lui échappait à elle-même.

M. de Nogent, qui n'était pas poëte comme Lucien, et se contentait d'être riche d'une soixantaine de mille livres de rente, n'avait pas trop à se plaindre de Berthe.

La jeune fille était avisée.

Sans avoir de données bien certaines sur la fortune de son père, qui ne s'était jamais bien expliqué à cet égard, elle soupçonnait en partie la vérité.

Ce changement de nom mal motivé, la tristesse croissante de M. de l'Étiolle, ses discussions de plus en plus fréquentes avec Michot, qu'elle regardait, dans son ignorance, comme le principal auteur de leur opulence subite, lui faisaient craindre un second changement aussi terrible que le premier avait été inespéré.

Un riche mariage pouvait seul éterniser, pour ainsi dire, son état présent, si plein de charmes pour elle, et sa conduite avec M. de Nogent était d'accord avec cette conclusion. Elle jouait à ravir la comédie de l'amour ; elle se parait, froide et ambitieuse, d'une sensibilité factice, qui se montrait d'autant plus à propos qu'elle était calculée. Tout cela, du reste, était un rôle joué, mais non appris ; car la nature l'avait faite comédienne.

Au bout d'un mois, Aymard était amoureux fou, et presque tous les jours Mlle de Nogent venait prendre Berthe pour aller au bois. Elles étaient seules dans la voiture, Aymard les escortait à cheval.

Un soir, que leur promenade s'était prolongée jusqu'à la nuit, la pluie les surprit aux Champs-Élysées, en calèche découverte…

Elles firent prendre le galop à leurs chevaux.

En passant sous le premier réverbère de la place de la Concorde, elles entendirent un cri poussé près de la portière.

Berthe tressaillit, – elle avait cru reconnaître la voix de Lucien.

Pendant tout le reste de la route elle fut rêveuse. – À plusieurs reprises, elle pencha sa tête à la portière, et il lui sembla voir au loin un homme courant dans la boue et faisant des efforts désespérés pour suivre l'équipage lancé au galop.

Le tressaillement de Berthe, le cri poussé par Lucien, ou par celui que Berthe avait pris pour l'artiste de la rue de l'Ouest, tout cela frappa Émilie, et quand Berthe se pencha à la portière, elle imita

son mouvement et regarda comme elle.

Mille équipages sillonnaient les boulevards encombrés, l'homme suivait toujours obstinément, et, à travers les premières ombres de la nuit, on eût pu croire que son regard s'était allumé pour suivre et fixer la voiture qui emportait Berthe !…

Émilie regarda la fille de M. Danglade. Celle-ci était fort pâle, et évitait le regard de M. le comte Aymard de Nogent, qui, du reste, ne se doutait de rien.

Enfin, on arriva à l'hôtel.

Berthe jeta un regard inquiet des deux côtés de la rue. Mais elle ne vit personne. Le souvenir de Lucien avait produit sur elle un mouvement qui ressemblait à un remords. – Il l'aimait tant, ce Lucien ! – Mais, en même temps, une vision repoussante avait passé devant ses yeux : elle avait vu la petite chambre de l'artiste, aux meubles rares et plus que modestes ; et elle s'était vue elle-même en robe d'indienne !…

M. et Mlle de Nogent s'étaient retirés.

Berthe était seule, paresseusement étendue sur une causeuse. Après cette pluie, qui l'avait glacée, après cette réminiscence de misère, qui l'avait attristée, elle savourait le luxe qui l'entourait de toutes parts, le luxe, c'est-à-dire pour elle le bonheur.

Une jeune camériste, à la figure avenante, à la taille souple et provoquante, allait et venait, rangeait les fleurs, et remettait chaque chose à sa place.

– Lise, lui dit tout à coup Berthe en tournant nonchalamment la tête, que faites-vous donc là ?

– Je range, mademoiselle.

– M. de l'Étiolle est-il rentré ?

– Pas encore, mademoiselle.

– Il n'est venu personne me demander pendant mon absence ?

– Personne.

– En avez-vous encore pour longtemps ?

– Je me retirerai, dès que mademoiselle le désirera.

Berthe regarda un moment la camériste avec attention.

– Savez-vous, Lise, reprit-elle presque aussitôt, que vous avez là un bonnet charmant ?

– Oh ! on me l'a déjà dit, repartit Lise.

– Il vous sied à ravir.

– Mademoiselle est bien bonne.

– C'est une nouvelle emplette ?…

– C’est mieux que cela, mademoiselle.

– Qu’est-ce donc ?

– Un cadeau.

– Vraiment !…

Un sourire ironique effleura les lèvres de Berthe.

– François est donc bien riche, qu’il vous fait de pareils présents ?… dit-elle avec une indifférence affectée.

Lise fit un petit mouvement de tête qui ne manquait ni de grâce ni de vanité.

– Aussi, n’est-ce pas à François que je le dois ! répondit-elle effrontément.

– Et à qui donc ?

– À M. de Nogent !…

Berthe fit un geste d’étonnement. – Lise s’en aperçut. Elle sourit.

– Vous êtes coquette, mon enfant, reprit Berthe après un moment de silence.

– On m’a dit souvent que j’étais jolie, repartit la camériste.

– Vous le seriez davantage, si vous le saviez moins.

– Oh ! un peu de coquetterie ne nuit jamais… Mademoiselle le sait bien aussi.

– Qu’est-ce à dire ?

Berthe eut un regard singulier.

– C’est-à-dire, mademoiselle, que je connais un jeune homme qui se meurt d’amour…

– Pour vous ?…

– Oh ! je ne parle pas de François…

– Et de qui parlez-vous donc ?…

– De M. de Nogent.

– Il vous l’a dit ?

– Il m’a, du moins, priée de le dire.

– À qui ?

– À Mlle de l’Étiolle.

Berthe se tut.

L’effronterie et l’aplomb de Lise l’effrayaient, et cependant elle ne pouvait se résoudre à lui imposer silence.

Lise était une fille adroite et qui avait appris le monde.

Elle avait vingt ans à peine, mais elle avait déjà bien vécu. Elle comptait des phases diverses et nombreuses dans son existence, et connaissait surtout, de Paris, les quartiers où la vie est heureuse et facile.

On eût dit la Dorine du XVIIe siècle, transplantée au milieu de la société moderne.

Elle était accorte, vive, à l'œil mutin, au geste hardi. – On ne pouvait pas dire qu'elle fût précisément jolie ; mais elle avait une tournure agaçante, un minois éveillé, une allure spirituelle, toutes les qualités qui s'acquièrent dans l'intimité des *filles du diable*.

Lise avait commencé par fréquenter les ateliers, elle s'était faite artiste !… puis, elle avait monté ; puis, elle avait descendu, – des transformations mystérieuses. – Elle était bonne fille au fond cependant, bien que son cœur ne l'embarrassât guère.

Une fois, pourtant, elle avait failli aimer.

Elle ne l'avait dit à personne, – elle en était presque honteuse.

Mais bah ! Lise était une fille d'ordre, et l'amour vrai coûte trop cher. De temps en temps elle y pensait bien encore, mais cela durait peu !…

Cependant Berthe comprit combien il était imprudent d'accorder une si grande liberté de langage à une femme de chambre, et quand elle releva la tête, son regard s'adressa avec sévérité à la jeune camériste.

– Lise, lui dit-elle d'une voix presque sèche, votre indiscrétion pourrait passer pour de l'impertinence. À l'avenir, vous aurez soin de ne vous charger d'aucune commission de cette sorte, et je vous préviens que si cela se renouvelait, je n'aurais pas toujours pour vous les mêmes bontés.

– Qu'ai-je donc fait de mal ? demanda Lise avec un étonnement parfaitement joué.

– Ai-je besoin de vous l'apprendre ?

– Je croyais servir mademoiselle.

– Assez.

– Et puis, il y a peut-être une chose que mademoiselle ignore ?

– Laquelle ?

– C'est que M. de Nogent n'est pas le seul qui m'ait engagé à vous parler de lui.

Berthe se redressa avec vivacité.

– Quelqu'un vous a invitée à me parler de M. de Nogent ! dit-elle avec une sorte de terreur vague.

– Oui, mademoiselle.

– Et qui cela ?

– Je ne sais… si je dois le dire.

– Vous hésitez quand je vous l'ordonne ?

– On m’a recommandé d’être discrète.

– Je tiens à connaître le nom de celui qui prend tant d’intérêt à ma personne.

– Eh bien !…

– Parlez.

– C’est M. Michot.

– Lui !… Mais quel motif ?…

Lise allait continuer sans doute ses confidences, quand un grand bruit s’éleva tout à coup à la porte.

Deux laquais venaient d’entrer et cherchaient à barrer le passage à un troisième individu de haute taille, dont la tête pâle apparut aussitôt dans l’embrasure de la porte.

Berthe jeta un cri de détresse.

Les deux laquais, poussés avec une violence irrésistible, chancelèrent, et le nouvel arrivant entra dans la chambre.

C’était Lucien !…

Lucien, les cheveux épars, sans chapeau, et couvert de boue.

Berthe mesura d’un coup d’œil l’étendue de son danger.

Lucien devait être outré. Trois personnes, trois domestiques allaient être mis dans la confidence de sa faute !…

– Ah ! vous m’avez fait peur, Lucien… dit-elle en souriant.

Les trois valets dressèrent l’oreille, et Lucien s’arrêta étonné.

– Fou que vous êtes ! ajouta la jeune fille avec une voix où lui seul pouvait démêler une prière, je vous reconnais bien là ! jamais rien comme les autres ! Pourquoi n’avoir pas dit à ces gens votre nom ? Ils ne sont pas forcés de savoir la parenté qui nous lie… – Allez ! continua-t-elle en s’adressant aux domestiques, et souvenez-vous de la figure de mon cousin, M. Lucien de Bressant.

Lucien restait immobile, dans un état de stupéfaction que rien ne pourrait peindre.

Les valets tournèrent le dos, non sans se confondre en saluts et en excuses.

La femme de chambre les suivit… mais avant de disparaître, elle jeta sur Lucien un regard où il y avait encore moins de curiosité que d’étonnement.

Chapitre 7

RENCONTRE (suite)

Cependant Lucien regardait fixement Berthe, et semblait attendre l'explication de cette énigme.

Quand les domestiques se furent éloignés, et qu'elle se vit seule avec Lucien, Berthe se leva.

Son visage exprimait en ce moment une joie mêlée de crainte, et son regard à demi voilé n'osait encore s'arrêter sur le jeune sculpteur.

Quant à ce dernier, tout ce qui venait de se passer était pour lui comme un rêve. Il avait suivi la voiture à travers les boulevards, parce qu'il avait cru y reconnaître Berthe, et avait franchi le seuil du salon, sans se demander précisément où il allait, ni ce qu'il allait faire.

Il avait cru reconnaître Berthe, et cela lui suffisait.

Mais quand il eut vu Berthe, belle, calme et froide, quand il eut entendu le son aimé de sa voix, quand il ne put plus enfin douter de la réalité de sa présence, il crut faire un rêve pénible, et se demanda un instant s'il était bien réellement éveillé.

Berthe !… c'était bien Berthe, au milieu d'une opulence princière.

Que s'était-il donc passé ?

Que pouvait-il espérer ?

Que devait-il craindre ?

Et comme son cœur, violemment agité, hésitait entre mille suppositions contraires, il attendit.

Berthe avait fait quelques pas pour se rapprocher de lui ; pour la première fois, elle releva son beau regard, et le posant un instant

sur le front pâle de l'artiste :

– Lucien, lui dit-elle d'une voix émue et tendre, je ne vous reproche rien ; vous avez pu croire que je méritais votre colère, et par cela seul, je l'ai méritée. Cependant, malgré ce qui s'est passé, malgré mes torts, malgré votre colère, je ne puis croire encore que vous ayez voulu me perdre.

Il y avait dans le sourire de Berthe, tandis qu'elle parlait ainsi, une résignation calme, angélique.

L'indignation de Lucien ne put résister, sa colère s'apaisa comme par magie, et il passa péniblement la main sur son front.

– J'ai voulu vous voir ! dit-il d'une voix brisée… Je vous avais perdue si inopinément, j'étais si seul, si malheureux… je vous cherchais depuis… depuis…

– Depuis qu'une volonté plus forte que la mienne m'a séparée de vous, interrompit Berthe. Vous parlez de vos souffrances, de votre douleur, de votre isolement, Lucien, et vous ne croyez pas peut-être que moi, je souffrais aussi, que je pleurais en silence, et qu'au milieu de cette opulence même, mon regard se reportait avec joie vers la petite chambre de la rue de l'Ouest, où nous nous sommes aimés, et que je me reprenais à regretter ce temps heureux où j'étais pauvre et libre… Oh ! j'ai été bien malheureuse, Allez !…

Lucien était jeune et bon… il sourit tristement à ces paroles de Berthe, et l'espoir éteint se ralluma un instant dans son cœur ému.

– Vous ne m'aviez donc pas oublié ? demanda-t-il en tremblant.

– Moi ! interrompit Berthe, et pourquoi, et comment vous aurais-je oublié, mon ami ?… Chaque jour, je formais mille projets insensés ; je voulais aller vous voir, vous écrire, que sais-je ?… Mais ici, on me surveille ; le monde dans lequel je vis maintenant a ses exigences tyranniques : je ne puis faire un pas seule… Ah ! j'ai bien souvent maudit cette réserve qui m'est imposée ; mais, puisque vous voilà, je n'ai plus le courage de résister à l'élan de mon cœur, et si grandes que soient votre imprudence et la mienne, Lucien, vous le voyez, je brave le monde et je vous dis : Restez !…

Lucien avait écouté Berthe avec attention ; ses premières paroles le ramenaient à une autre époque de sa vie, et il se revoyait encore, artiste heureux et aimé, travaillant avec ardeur sous les regards de la jeune fille. Mais, malgré l'habileté avec laquelle cette dernière cherchait à déguiser la pensée réelle qui l'animait, le jeune artiste sentit cependant un frisson glacial pénétrer tout à coup ses membres, quand elle eut fini de parler. Les dernières paroles de

Berthe disaient trop ouvertement ce qui se passait dans son cœur, et Lucien avait trop de méfiance encore pour que l'intention ne fût pas saisie.

Lucien comprit, et il se redressa froid et presque fier.

– Vous avez raison, dit-il d'une voie ferme, vous avez raison ; cette entrevue pourrait vous compromettre si elle se prolongeait davantage, je ne veux pas vous fatiguer plus longtemps de ma présence…

– Me fatiguer ! s'écria Berthe.

– Oh ! tenez, reprit Lucien avec une amertume presque dédaigneuse, il est inutile de dissimuler sous des dehors menteurs le changement profond qui s'est opéré… Moi, Berthe, j'avais mis en vous l'espoir de ma vie entière, et je suis encore l'homme que vous avez connu, un artiste qui n'a que son cœur et sa pensée ; dont le cœur n'a cessé de vous aimer, dont la pensée a conservé intacte votre pure et sainte image !… J'ignore ce qui s'est passé, Berthe, j'ignore pourquoi, après vous avoir connue pauvre et simple, je vous retrouve aujourd'hui, riche, heureuse, et plus belle encore peut-être, la joie dans les yeux et le mensonge sur les lèvres ; mais ce que je sais et ce qui me tuera, c'est que vous ne m'aimez plus, et que je doute même que vous m'ayez jamais aimé.

– Moi !… je ne l'aime pas !… balbutia Berthe.

– Oh ! vous savez mentir !… interrompit le sculpteur en montrant la porte, comme pour rappeler son entrée et le mensonge fait aux valets.

Puis, ayant parcouru silencieusement du regard les tentures élégantes et les meubles précieux, il ajouta d'une voix sombre et pleine de sanglots mal contenus :

– D'ailleurs, je me rends justice, moi ; il y a entre nous une distance infranchissable qui nous sépare à jamais… vous êtes trop riche maintenant !…

Ce mot portait trop juste pour ne pas blesser vivement la jeune fille.

– Vous ai-je donc parlé de cela ?… demanda-t-elle avec dépit.

Puis, subitement fâchée d'avoir fait cette question, qui pouvait prolonger l'entrevue, elle ajouta aussitôt :

– Nous n'avons qu'un instant pour nous voir, et vous le passez à m'adresser des reproches !…

À ces paroles, qui témoignaient bien clairement des sentiments qui agitaient Berthe, Lucien fut sur le point d'éclater en sanglots ;

mais il eut cependant encore assez de force sur lui-même pour se contenir.

– Vous avez raison, dit-il d'une voix brisée, je suis resté trop longtemps déjà ; un dernier mot cependant, avant que je m'éloigne, et cette fois pour toujours… J'ignore la source de cette fortune subite qui vous enlève à moi !… je veux l'ignorer… mais si plus tard vous aviez besoin d'aide, si, ce qu'à Dieu ne plaise, le malheur devait jamais vous éprouver de nouveau, souvenez-vous de moi, Berthe. – Je puis encore vous aimer, malheureuse !

À ces mots, il se dirigea lentement vers la porte.

Mais Berthe avait fait un geste d'effroi ; elle courut vers lui, et lui dit à voix basse :

– Écoutez !

Des pas venaient de se faire entendre dans la pièce voisine.

– Il est trop tard ! continua la jeune fille que l'angoisse faisait trembler comme une feuille. C'est mon père, Lucien ! Au nom du ciel, laissez-moi une dernière chance de salut… Quoi que je dise, ne me démentez pas, et n'appelez plus mensonges des paroles arrachées par la nécessité !

Lucien s'inclina sans répondre, et remonta le salon avec Berthe.

M. de l'Étiolle entra.

Il croyait trouver Berthe seule, son visage était à moitié souriant ; les rides soucieuses qui, le matin encore, plissaient son front, avaient disparu ; il avait pour sa fille un maintien grave et doux qu'il savait prendre quand il voulait.

Berthe était, elle, au contraire, profondément agitée, et son regard interrogeait anxieusement la physionomie de Lucien.

Ce dernier avait recouvré tout son sang-froid, il se tenait calme et digne au milieu du salon, cachant sous des dehors pleins de froideur la curiosité dont il était dévoré.

En apercevant quelqu'un, M. de l'Étiolle s'arrêta et jeta sur le jeune artiste un regard d'étonnement et de soupçon.

– Quel est cet homme ? demanda-t-il tout bas à Berthe.

– Monsieur de Bressant, veuillez pardonner, murmura celle-ci de manière à être entendue de son père.

– Que veut dire ?…

Berthe s'approcha de son père, et se penchant mystérieusement à son oreille :

– Cet homme connaît M. Danglade, lui dit-elle d'une voix rapide et basse.

L'Étiolle recula comme s'il eût marché sur un serpent.

Puis, son regard examina Lucien, et, comme les quelques mots que lui avait dits sa fille annonçaient un danger qu'il fallait conjurer à tout prix, il salua le jeune sculpteur avec une politesse presque franche.

– Monsieur… lui dit-il, en faisant quelques pas vers lui.

– Chut ! fit Berthe à Lucien, en affectant un mystère profond, laissez-moi faire. Je vous expliquerai plus tard…

– Monsieur, continua-t-elle tout haut, est un artiste, un sculpteur.

– Et que puis-je faire pour monsieur ? demanda de l'Étiolle.

– Rien ! commençait Bressant, qui, dès le début de cette scène, soutenait impatiemment sa position fausse, et se tenait droit et fier en face de M. de l'Étiolle.

Berthe l'arrêta d'un regard suppliant.

– Monsieur désire de l'emploi et un nom, s'empressa-t-elle de répondre en se tournant vers son père ; vous pouvez lui faire des commandes ; dans vos salons, il trouvera…

– Sans doute, sans doute, interrompit M. de l'Étiolle avec son plus aimable sourire ; si monsieur veut me faire l'honneur de venir à mes soirées, je serai trop heureux.

– Merci, dit sèchement Lucien.

Et comme Berthe joignait les mains derrière son père, il ajouta :

– J'aurai quelquefois cet honneur.

Et il se dirigea vers la porte.

Sur un signe de sa fille, qui désirait être seule, ne fût-ce qu'un moment, pour se recueillir, M. de l'Étiolle reconduisit Lucien jusque dans le vestibule, avec une grande affectation de politesse. Là, remarquant l'état déplorable de son costume, il lui proposa sa voiture.

Lucien refusa.

Dès qu'il l'eut vu descendre l'escalier, M. de l'Étiolle rentra vivement, et s'élança dans la chambre de sa fille.

– Me direz-vous comment cet homme est ici ? demanda-t-il avec violence.

– Le sais-je ?… voulut commencer Berthe, qui avait eu le temps de préparer une fable merveilleusement échafaudée.

– Où l'avez-vous connu ? insista M. Danglade.

– Rue de l'Ouest !… balbutia la jeune fille.

– Rue de l'Ouest ! répéta le père avec un éclair dans les yeux.

Nous tirerons un voile sur cette scène. S'il est un tableau hideux

et révoltant sous le ciel, c'est sans doute celui-ci : d'un père criminel en face de sa fille, ne trouvant pas un regret pour l'honneur compromis, et rugissant de fureur, non parce que la faute amènerait la honte, mais parce que, cette fois, par hasard, elle entraînerait une ruine avec elle…

Cependant Lucien avait descendu rapidement l'escalier. Il avait hâte de s'éloigner de cette maison, où, un instant auparavant, il avait cru retrouver le bonheur.

En passant sous le vestibule d'entrée, il s'entendit appeler.

Il se retourna avec un frémissement.

Une jolie soubrette était à deux pas de lui et lui souriait.

– Vous me connaissez ?… lui dit le jeune sculpteur après quelques secondes d'hésitation.

– Il paraît que vous ne me reconnaissez pas, vous, repartit la jeune soubrette avec une petite moue qui ajoutait un charme de plus à sa beauté.

– Attendez donc…

– Cherchez bien.

– Je me rappelle…

– Rue de l'Ouest !…

– Lodoïska !…

– Chut ! fit la jeune fille, en souriant finement ; ici, on m'appelle Lise.

La mémoire revenait tout à fait à Lucien.

Il avait connu Lise, il y avait quatre années ; depuis, il l'avait complètement oubliée.

– Lise ?… dit-il avec surprise, et pourquoi ?

– En changeant de condition, j'ai changé de nom.

– Tu es donc en service ?

– Chez Mlle de l'Étiolle.

– Chez Berthe ?

– Ah ! il paraît que vous l'avez reconnue celle-là, dit la soubrette d'un accent de reproche.

Le jeune sculpteur avait été, sans s'en douter, l'une des passions de Lise, elle ne le lui avait jamais avoué, et lui s'était bien gardé de s'en apercevoir.

Bien que quatre années se fussent écoulées, la jeune fille se souvenait encore !…

Mais Lucien avait autre chose en tête. Lise était chez Berthe, et il voulait tout savoir.

Il lui prit la main.

– Écoute, Lise, dit-il ; au milieu de cette opulence qui entoure Berthe, au milieu de ces fêtes, de ce bruit, de ce luxe, dis-moi, n'as-tu pas surpris, quelquefois, une ombre sur son front, une tristesse dans son cœur ?

– Jamais.

– Toi, qui as le privilège de pénétrer à toute heure près d'elle, tu ne l'as jamais vue essuyer une larme ni étouffer un soupir ?

– Pas du tout.

– Ainsi, tu la crois heureuse ?

– Elle est si riche ! M. de l'Étiolle adore sa fille, les plus beaux cachemires sont pour elle, les plus riches parures, les plus magnifiques dentelles… des chevaux, des voitures, des bals, des spectacles… Le moyen que Mlle Berthe s'ennuie avec cela.

– Tu as raison.

– Il n'y a pas autre chose au monde pour une femme.

– Tu crois ?

Lucien prit sa tête dans ses mains et resta quelques instants taciturne et pensif.

– Allons ! allons ! monsieur Lucien, reprit Lise, d'un ton de compassion comique, je vois où ça vous gêne.

– Que veux-tu dire ? fit Lucien.

– Vous êtes amoureux.

– Qu'en sais-tu ?

– Oh ! ça se voit bien.

– Et quand cela serait…

Lise secoua la tête d'un air boudeur.

– Ce serait malheureux pour vous, continuât-elle, Mlle Berthe est dans une position où les maris ne lui manquent pas. – M. de l'Étiolle a d'ailleurs des vues sur elle… Et puis, tenez, voulez-vous que je vous parle avec franchise ?

– Parle.

– Eh bien ! il me semble que tout à l'heure, elle ne paraissait pas charmée de vous revoir.

Ce que Lise venait de lui dire, Lucien l'avait déjà pensé ; et si, en ce moment, il était là, le cœur brisé, le désespoir dans l'âme, c'est qu'il comprenait bien que Berthe était perdue pour lui.

Que lui importaient et la distance qui les séparait et les obstacles que M. de l'Étiolle eût pu mettre entre eux ! L'amour de Berthe eût comblé la distance et surmonté les obstacles.

Mais Berthe avait jeté l'oubli, comme un linceul, sur le passé.

Ce passé était bien mort… Il ne devait plus vivre.

Lucien fit un effort suprême.

– Tu as raison, dit-il à Lise. Il y a désormais entre Berthe et moi tout un abîme. – Il faut y renoncer.

– Et s'en consoler surtout, ajouta Lise.

Lucien regarda la jolie soubrette, qui souriait d'un air mutin, et il s'éloigna rapidement en lui faisant un dernier geste d'adieu.

Chapitre 8

UNE FÊTE À AUTEUIL

On était au milieu de l'été de 1838.

Lucien habitait encore la rue de l'Ouest, mais, chaque jour, ce séjour était pour lui la source de nouvelles souffrances.

Tout, dans cette maison, lui rappelait des souvenirs qu'il s'efforçait en vain d'étouffer. Il ne pouvait sortir de sa chambre sans se trouver face à face avec la porte de Berthe ; il ne pouvait ouvrir sa fenêtre sans voir le balcon de Berthe ; les vases ou les fleurs oubliées par la jeune fille, et qui se desséchaient fanées ; les arbres du Luxembourg, sa chambre même, tout était pour lui regret et souffrance…

Il comprit qu'il y aurait de la folie à chercher à lutter contre cette puissance des souvenirs, et comme il voulait désormais se conserver fort pour les luttes de l'avenir, il donna congé et partit !…

Le pauvre artiste vint planter sa tente à Auteuil ; loin des lieux habités autrefois par Berthe, il espérait se reconquérir lui-même.

L'art, se disait-il, est assez grand, à lui seul, pour occuper la pensée et le cœur d'un homme ! N'a-t-il pas assez de peines amères, assez de jouissances infinies ! La mission de l'artiste est sérieuse, sa vie est complète ; à lui seul, le travail, les espoirs enchantés, l'inspiration, le succès !… À lui encore, le doute de soi-même, le doute terrible et poignant, la fatigue, le découragement, la défaite ! Devant lui, un temple splendide ; derrière, un abîme sans fond. Dans cette imposante alternative, entre la gloire et l'oubli, y a-t-il donc place pour l'amour d'une femme !

Et Lucien se souvenait pourtant, et il secouait inutilement sa forte

organisation morale. L'amour restait tenace, importun, invincible, caché dans un recoin de son cœur, comme le moucheron sous la crinière du lion de la fable, et, plein de honte à chaque blessure de son ennemi, Lucien, s'affaiblissait davantage ; il ne produisait plus ; ce n'était ni paresse, ni boutade maintenant ; c'était épuisement, impuissance !…

Lucien, qui se voyait succomber lentement à cette lutte dégradante, cessa tout à coup de se torturer le cœur. Il accueillit bravement les souvenirs, et comme il voulait le repos à tout prix !… sa volonté, si faible contre son cœur, l'emporta aisément dès qu'elle agit dans le sens de son amour. Il employa tout son génie à expliquer avantageusement la conduite de Berthe, et après quelques jours, son ancien respect pour la jeune fille était revenu.

Au bout d'un mois, fortifiant sans cesse à plaisir sa crédulité volontaire, il en vint à se repentir sérieusement de ses soupçons.

Ses promenades solitaires avaient recouvré leur charme. Il allait s'asseoir au fond de quelque fourré bien épais du bois de Boulogne, et, plaçant par la pensée sa maîtresse à ses côtés, il se perdait dans de longues rêveries, conversations mystiques pleines de douceurs et de repos.

Il revivait.

Un soir qu'il regagnait paisiblement son gîte, le hasard dirigea ses pas du côté de la grande avenue de Paris à Versailles.

À cent pas de la route, une grande et magnifique maison était illuminée. Des pots à fleurs, des verres de couleurs brillaient au travers des arbres du parc. – Tout le long de l'avenue, une immense file d'équipages s'étendait jusqu'au grand chemin.

Lucien vivait en véritable anachorète dans sa solitude d'Auteuil ; il ne connaissait ni de visage, ni même de nom les personnes qui demeuraient dans son voisinage ; il demanda le nom du maître de cette habitation princière, et on lui répondit que c'était M. de l'Étiolle !

Le père de Berthe !…

Lucien jeta un coup d'œil avide à travers les arbres, et il vit le château qui resplendissait au fond, comme un palais de fée !…

La fée de ce palais, c'était Berthe, et il y avait bien longtemps qu'il ne l'avait vue !

Il fut sur le point de franchir la grille du parc ; – mais, heureusement, il remarqua qu'il n'était pas précisément en tenue de bal.

Il avait pour tout costume une blouse de chasse, une casquette et un pantalon de coutil, une cravate nouée négligemment autour du cou, et des souliers d'artiste voyageur.

Il s'arrêta et revint sur ses pas.

Puis, tout en s'éloignant, il réfléchit.

Il se dit d'abord que sa place n'était pas chez Mlle de l'Étiolle ; que cependant, les portes lui étaient ouvertes ; qu'il ne connaissait pas M. de l'Étiolle, mais qu'il connaissait Berthe, et que la vue de la jeune fille lui serait singulièrement douce et bonne.

Ces deux pensées se choquèrent dans son esprit, et il hésita grandement.

Que devait-il faire ?

Entrer chez cet homme qui remuait des millions sous un nom d'emprunt ! c'était équivoque.

Mais aussi : revoir Berthe !

En rentrant, il mit bas son négligé de campagne et rassembla à grand'peine ce qu'il fallait pour composer une tenue de bal. Sa garde-robe se trouvait dans un étrange désordre.

Il fut plus de deux heures à sa toilette, et n'obtint qu'un demi-résultat.

Cependant la fête de M. de l'Étiolle était à son apogée de splendeur.

Berthe, secondée par Mlle de Nogent, faisait les honneurs avec une aisance, une grâce parfaites. Elle n'avait que dix-sept ans pourtant, et quelques mois à peine s'étaient écoulés depuis qu'elle habitait une mansarde !…

C'était M. Michot qui avait imaginé cette fête.

L'associé de M. de l'Étiolle avait atteint son but en partie. Il était gérant d'une société en commandite ; mais la société, quelque séduisante et belle que fût la raison sociale *Michot et Compagnie,* n'avait pas encore pu trouver d'actionnaires.

Or, une société sans actionnaires, se disait Michot, c'est comme s'il n'y avait pas de société.

Michot se désolait.

Il se creusait le cerveau pour inventer un moyen de pousser la confiance, et son cerveau vulgaire ne lui fournit qu'un expédient : redoubler de luxe, éblouir les dupes, écraser les concurrents.

M. de l'Étiolle avait eu beau protester. À toutes ses représentations, Michot, brutal et entêté, avait opposé son ultimatum :

– Je le veux ! Marche, mon bonhomme, sinon…

Et M. de l'Étiolle avait cédé.

C'est ainsi qu'après avoir donné nombre de fêtes ruineuses pendant le reste de l'hiver et le printemps, il avait loué depuis peu cette maison, située entre Passy et Auteuil, où il rassemblait toutes les semaines des gens qui n'avaient plus ni bonne volonté ni confiance.

Le ménage Michot et Danglade était loin de se présenter dans les termes convenables où nous l'avons vu.

Les deux associés semblaient las l'un de l'autre, et tout faisait présumer que le divorce n'était pas très éloigné. Ils s'occupaient donc, en conséquence, de liquider, – à leur façon, s'entend…

Le matin de ce jour, Michot et Danglade avaient eu une longue et vive discussion, à brûle-pourpoint ; au milieu des doléances hargneuses sur le méchant résultat de son entreprise, Michot avait dit tout à coup :

– Pardieu ! tu as une fille, Danglade !

– Eh bien ?

– Eh bien, je m'entends, mon bonhomme ; il faut que mes actions soient placées.

M. de l'Étiolle comprenait, lui aussi, parfaitement. Peut-être que, dans sa dépravation profonde, une idée analogue avait pu déjà traverser son cerveau. Cependant, présentée par Michot, cette même idée l'effraya et le révolta.

– Ma fille n'a rien à faire dans nos entreprises, dit-il, d'un ton qu'il voulait rendre impérieux ; n'en parlons plus, je te prie.

– Et si je veux en parler, moi ! dit Michot. Et justement, je le veux, et j'en parlerai, parce que… il faut que mes actions soient placées.

L'Étiolle laissa échapper un geste de colère.

– Bon, bon ! mon fils ! rage tant que tu voudras, mais écoute, fit Michot. Ta fille est jolie. J'y avais bien pensé pour moi, dans le temps…

– Pour toi ?

– Ça t'étonne ? pas moi ; mais j'ai réfléchi, j'ai trouvé autre chose, et ça vaut peut-être mieux !… Tu sais de qui je veux parler. – Un bon parti, ma foi ! Le jeune comte de Nogent, qui la regarde avec des yeux… a soixante mille livres de rentes, et… que diable ! mon fils, il faut bien que mes actions soient placées !

Au nom de M. de Nogent, de l'Étiolle s'était violemment retenu

pour ne pas interrompre son associé ; celui-ci, qui s'en était aperçu, reprit après quelques instants de silence :

– Et tiens ! j'ai l'idée que l'affaire est en train. Le comte t'a parlé.

– À moi ?

– À qui donc ?… Il ne faut pas mentir avec moi, tu sais. – Le comte t'a parlé, c'est bien ; lui as-tu promis ?

– Mais…

– Oui ou non ? fit durement Michot.

– Non, répondit Danglade impatienté.

– Eh bien ! je lui répondrai, moi !

– Que veux-tu dire ?

– Je m'entends.

– Mais je n'autorise nullement…

– Allons donc, tu as l'air de faire le dégoûté. – Fichtre, une idée qui nous arrange tous les deux en même temps… C'est convenu. – Tu seras le beau-père du comte et mes actions seront placées.

Danglade se débattait ; mais Michot avait toujours une menace en réserve, et il finit par céder encore.

Le soir venu, Michot se promena dans le bal avec une importance double, c'est-à-dire en comblant la mesure de l'impertinence. Du plus loin qu'il aperçut Aymard, il courut à lui, et l'entraîna à l'écart.

– Monsieur, lui dit-il, sans autre préambule, vous n'avez pas de mes actions ; c'est drôle.

Aymard le toisa avec dédain, et répondit du bout des lèvres :

– Je m'appelle le comte de Nogent, monsieur, et n'ai pas l'honneur d'être industriel.

– Pardieu ! repartit Michot avec un juron tout autre, vous n'êtes pas ici le seul comte, monsieur de Nogent. Tenez ! tenez !

Et il lui montrait des têtes blanches dans la foule.

– Voici dix comtes, quatre marquis et un duc ! Et tous ont de mes actions, monsieur.

– Vous avez raison, dit froidement Aymard en voulant s'éloigner.

Mais Michot était bien plus tenace que ne le croyait le jeune gentilhomme.

– Pardieu ! je le vois bien, poursuivit Michot, j'ai toujours raison. Et puis, tenez ! il ne faut pas trop mépriser l'industrie, quand on épouse la fille d'un industriel.

L'argument était sans réplique.

M. de Nogent, qui avait pour principe de réfléchir le moins possible, ne s'y attendait pas, et fut un instant étonné. Michot en

profita pour reprendre aussitôt :

– Nous parlons sérieusement, ici, monsieur le comte. On traite les affaires au bal comme ailleurs. M. de l'Étiolle m'a chargé de ses intérêts dans cette circonstance, et, si vous le voulez bien, nous allons discuter, je vous prie.

– Sur quoi ? demanda Aymard avec un reste de hauteur.

– Sur les conditions de votre mariage, répondit emphatiquement Michot.

Le comte se rapprocha.

Michot se prit à sourire en voyant ce mouvement.

– Vous êtes riche, monsieur le comte, dit-il avec un ton d'assurance qui ne lui messeyait pas absolument.

– J'ai trente mille livres de rente, interrompit Aymard.

– Cela fait un million réalisable.

– Je ne compte pas réaliser.

– Peut-être. M. de l'Étiolle veut un gendre dans l'industrie ; c'est une condition *sine qua non.*

Aymard réfléchit quelques instants.

Sans aucune expérience des affaires, il n'avait pas l'ombre d'un doute sur la fortune de M. de l'Étiolle. Seulement sa fierté se révoltait à l'idée de se faire industriel.

– Monsieur, dit-il, je parlerai à M. de l'Étiolle lui-même.

– C'est inutile ; d'ailleurs, je vois que vous me comprenez mal. Votre nom resterait complètement en dehors ; seulement…

– Seulement ? fit Aymard.

– Seulement, répondit Michot avec sang-froid, vous prendriez pour un million d'actions.

– Un million ! dit encore le gentilhomme.

– Monsieur le comte répugne donc bien à gagner de l'argent ! insinua Michot avec aplomb.

Aymard aimait aussi sincèrement et fortement qu'il pouvait le faire. Dans son ignorance louable, mais dangereuse, il se demanda quelle différence pouvait exister pour lui entre recevoir des fermages ou recevoir des intérêts et des dividendes.

Il promit.

Mais comme, fût-on triplement étourdi, on ne peut bouleverser ainsi sa fortune sans y penser quelque peu, Aymard, au lieu de rester dans le bal, descendit au jardin encore solitaire et s'enfonça sous un massif, tandis que Michot, triomphant, rendu fou par ce succès inespéré, s'en fut dans une salle de jeu, ou, pendant six

heures de la nuit, il perdit billets sur billets, sans que le sourire quittât un instant ses lèvres.

Aymard était singulièrement agité. Ce que Michot lui avait dit lui ouvrait un nouvel avenir ; il n'avait jamais encore songé à se marier ; mais il aimait Berthe, et cette idée lui fût certainement venue tôt où tard.

Le jeune comte errait indécis et rêveur à travers les allées pleines d'ombre du jardin, lorsqu'il se sentit heurté par un homme qui marchait tête baissée et qui continua sa route, sans paraître s'apercevoir de la rencontre.

Le comte poussa un cri.

Il avait cru reconnaître cet homme, et il s'élança à sa poursuite.

– Lucien, dit-il, Lucien chez M. de l'Étiolle !

Lucien s'était retourné au cri poussé par Aymard, mais, après avoir jeté un regard distrait sur le comte, il avait disparu dans une allée transversale.

Il n'en fallut pas davantage à M. de Nogent pour oublier parfaitement sa conversation avec Michot, son million réalisable !…

– Lucien ! Lucien ! criait-il joyeusement en s'élançant à sa poursuite.

M. de Nogent était une de ces bonnes et chevaleresques natures comme on en rencontre encore quelques-unes par-ci par-là dans notre pauvre monde égoïste. Il avait été très-contrarié d'avoir perdu Lucien de vue, et s'il n'en avait pas été détourné par les préoccupations de son amour pour Berthe, il eût cherché à retrouver le jeune statuaire.

Une conversation avec M. de Nogent ne souriait guère à Lucien, mais comme il vit qu'il ne pouvait plus l'éviter, il s'arrêta.

– Eh ! très-cher, attendez-moi donc, lui dit le comte dès qu'il l'eut atteint. D'abord je suis enchanté de vous revoir… Vous me devez une réparation, vous savez !… Vous m'avez fort mal reçu dans votre atelier…

– Monsieur de Nogent, interrompit Lucien en s'inclinant gravement, je vous prie d'accepter mes excuses…

– Ma foi, Bressant, je ne vous en demande pas tant, dit Aymard en serrant cordialement la main de l'artiste. Je vous crois un peu fou, sans compliment.

– Vous avez raison.

– N'est-ce pas ? Et puis, cette statuette était jolie.

– Ne parlons plus de cela, voulez-vous ? dit Lucien vivement.

– Ma foi, je veux bien ! s'écria Aymard, dont toute la bonne humeur était revenue.

Mais comme si ces quelques mots l'eussent mis sur la voie d'une idée depuis longtemps oubliée, il s'arrêta.

Cette ressemblance tant cherchée qui l'avait frappé à la première vue de Berthe, cette ressemblance qui avait commencé son amour pour Berthe, il venait de la trouver.

Berthe, c'était la statuette voilée…

Il devint grave et sérieux.

– Diable ! se dit-il en se parlant à lui-même, voilà qui est étonnant.

Et il se demanda avec anxiété, avec trouble, comment il avait pu se faire que Lucien eût rencontré une ressemblance si parfaite. – Lucien connaissait-il donc Berthe ? N'y avait-il pas là un mystère bon à approfondir ?

Nogent respectait trop, et l'amour qu'il ressentait pour Berthe, et l'amitié qu'il éprouvait pour Lucien, pour se décider à accuser ni l'une ni l'autre.

Et cependant, maintenant qu'il se la rappelait comme au premier jour, cette ressemblance était inouïe.

Et Lucien venait chez M. de l'Étiolle !

– Lucien, dit-il à l'artiste, d'une voix qui ne tremblait pas, y a-t-il longtemps que vous connaissez M. de l'Étiolle ?

La question, naturelle dans le cours d'idées d'Aymard, devenait naïve ou impertinente par circonstance.

Mais Lucien n'y prit pas garde et répondit affirmativement d'un air distrait.

– Ma foi ! je m'en doutais ! reprit Aymard. Et sa fille ?

– Berthe ? dit Lucien en tressaillant.

Puis, se reprenant aussitôt :

– Mlle de l'Étiolle, ajouta-t-il ; pourquoi cette question, s'il vous plaît ?

Il remarquait enfin l'étrange inopportunité de ces questions.

Mais M. de Nogent, tout entier à son idée fixe, était à cent lieues de sentir sa faute.

– Très-cher, dit-il, c'est qu'elle lui ressemblait…

– Assez ! gronda Lucien.

– Bon ! allez-vous recommencer ? dit le comte en reculant involontairement.

Lucien tourna le dos.

– Mon cher, dit Aymard, franchement, c'est un service que je vous demande. Ce n'est pas un enfantillage, voyez-vous : je vais l'épouser…

– Qui… qui ? demanda Lucien avec violence.

– Eh ! Mlle de l'Étiolle…

Lucien baissa la tête sans répondre un seul mot.

Aymard continua :

– Et vous comprenez ; la statuette était fort jolie, mais il m'importe que nul ne sache…

– Ce n'était pas elle ! dit Lucien avec calme.

Et dégageant sa main de l'étreinte du jeune comte, il s'éloigna rapidement, sans que ce dernier cherchât, cette fois, à le retenir davantage.

Chapitre 9

COMPLICATIONS

Chez Lucien, la première impulsion était toujours droite et digne ; mais la passion se faisait bientôt jour et faussait son jugement.

Sortir, oublier et se taire, telle était sa résolution en quittant Aymard.

Une heure après, égaré dans les allées du parc, il se demandait si Berthe pouvait être coupable, – et il se répondait que M. Danglade avait dû forcer la volonté de sa fille, que M. de Nogent était riche, et que la pauvre enfant était sacrifiée !…

Comme on le voit, Lucien s'accrochait avec une rage désespérée à toutes les branches folles qui pouvaient lui offrir quelque chance de salut. La veille encore, il était près d'oublier Berthe, et maintenant il se reprenait à cet amour insensé avec une ardeur nouvelle.

Il allait et venait à travers les allées du parc, écoutant les doux murmures du bal et l'harmonie enivrante de la musique. – Vingt fois il était revenu, haletant, épuisé, hors de lui, s'accouder sous les fenêtres des salons illuminés.

Il ne voulait point partir sans avoir vu Berthe ; il espérait toujours la découvrir au milieu de la foule, entendre le son de sa voix…

Il resta !

Berthe allait se marier !… le comte de Nogent venait de le lui apprendre ; il n'y avait plus à en douter, et pourtant il voulait voir !…

Il voulait voir si l'attente d'un semblable événement avait changé l'attitude de la jeune fille ; pour lui, il était évident qu'elle était contrainte à ce mariage ; il ne pouvait s'éloigner avant d'avoir lu

sur le visage de Berthe la trace de ses récentes douleurs.

Il resta !

Un homme sensé aurait fui un pareil spectacle.

Mais Lucien se raidissait contre l'adversité avec une énergie sauvage ; il voulait retourner de sa propre main le poignard qu'on lui avait plongé dans le cœur.

Il resta !…

Cependant la chaleur était devenue étouffante dans la salle de bal. La foule, qui s'était portée dans le jardin, inondait le parterre et les charmilles.

Berthe, profitant de ce moment de liberté, s'entoura d'une douzaine d'élus, et fut établir un petit cercle dans un salon de verdure, caché sur les limites du jardin et du parc. Là étaient Mlle de Nogent, quelques jeunes filles, quelques jeunes gens privilégiés. Parmi ceux-ci, M. Anténor Blum, poupée millionnaire, frisée, corsetée, fardée, et qui partageait, avec le comte de Nogent, les bonnes grâces de Mlle de l'Étiolle.

L'entourage ordinaire de celle-ci avait subi déjà une transformation presque complète.

Sauf quelques vieux nobles, dupes obstinées, et M. et Mlle de Nogent, toutes les belles connaissances avaient disparu, l'une après l'autre. On voyait bien toujours, aux fêtes de l'industriel, une longue file d'équipages armoriés stationner à la porte ; mais leurs nobles propriétaires faisaient dans les salons une froide et courte apparition, seulement pour ne pas rompre tout à fait avec un homme dont ils se défiaient maintenant, mais qui avait entre ses mains une partie de leur fortune.

Ainsi, dans le cercle, choisi pourtant, qui entourait la jeune fille, on ne comptait que des héritières de banquiers en renom ; les jeunes gens étaient des boursiers ou des quarts d'agents de change ; M. Anténor Blum tenait un bureau d'annonces dans tous les journaux, et n'était pas très éloigné de se croire littérateur.

Berthe elle-même s'était transformée avec la merveilleuse facilité que nous lui connaissons. Sans rien dépouiller de sa grâce, elle avait saisi la nuance qui sépare le véritable bon ton, du bon ton ayant cours dans une société moins relevée. Berthe, femme tout extérieure, mais parfaite en cela, pouvait monter ou descendre sans cesser de paraître à sa place. Le jour où elle se fût éveillée reine, elle eût deviné instantanément son rôle ; le lendemain, assise au dernier degré de l'échelle sociale, elle eût offert un type ravissant de

grisette.

La conversation futile, sautillante et en même temps dépouillée du charme indicible des causeries intimes d'un certain monde, avait déjà effleuré nombre de sujets. M. Anténor Blum avait fait autrefois une charade pour *le Corsaire,* qui n'en avait pas voulu ; il fit tomber la conversation sur la poésie.

– C'est beau ! dit-il, c'est sublimement beau, mais c'est difficile.

– Et ennuyeux ! ajouta, entre haut et bas, une fille d'industriel.

– Ennuyeux ? reprit le courtier d'annonces ; non pas, mademoiselle. Je n'ai pas dit cela. J'ai fait des vers dans ma vie, beaucoup de vers…

– Vous seriez bien aimable de nous en réciter quelques-uns, dit Berthe.

Le cercle se resserra dans l'attente d'une ample matière à raillerie. Anténor passa un doigt dans l'entournure de son gilet et fit pirouetter son lorgnon.

– Non, non ; en vérité, non, mademoiselle. Je n'ai jamais pu me résoudre à dévoiler ainsi ce que je regarde comme…

– Allons, Blum, mon cher, dirent les autres jeunes gens, tandis qu'il cherchait un mot à effet pour terminer sa phrase ; puisque ces dames t'en prient…

– Je suis confus et désolé, dit Blum, très confus et singulièrement désolé. Cependant… je ne puis…

– Allons ! dit Mlle de Nogent, ne soyons pas importunes.

– N'en parlons plus, appuya tout le cercle.

Mais ce n'était pas le compte de M. Blum, qui continua sans prendre garde à cette interruption :

– Mes œuvres consistent essentiellement en sonnets, dit-il ; c'est un genre que je suppose avoir réhabilité.

– Peste ! murmura un jeune homme, je croyais que d'autres avaient déjà pris ce soin.

Blum laissa tomber sur lui un regard de pitié, et fit tourner son lorgnon en sens contraire.

– Si l'on veut, dit-il ; moi, je ne connais pas de joli sonnet.

– J'en sais un qui vous plairait, dit étourdiment Mlle de Nogent.

Blum s'inclina avec une incrédulité respectueuse.

– Voyons ! s'écrièrent les jeunes filles.

Mlle de Nogent interrogea Berthe du regard. Celle-ci fit un geste d'indifférence. Alors Mlle de Nogent sortit de ses tablettes à elle un petit carré de papier très-fin, semblable à celui qui, roulé de la main

de Lucien, avait effleuré un jour les beaux cheveux de Berthe, lorsqu'elle était solitaire, appuyée à sa fenêtre. Puis la sœur d'Aymard, d'une voix singulièrement émue et tremblante, lut un des derniers sonnets du jeune sculpteur au temps de ses heureuses amours.

– C'est joli ! dirent les jeunes filles quand elle eut fini.

– C'est ennuyeux ! ajouta encore la fille d'un industriel.

– Cette fois vous avez, selon moi, parfaitement raison, dit Anténor avec dédain : c'est fade ; c'est *rèvoltement* fade…

Vous permettez ? ajouta-t-il en tendant la main vers Mlle de Nogent, qui lui passa le sonnet avec répugnance.

Et Anténor le relut avec une emphase perfide et ridicule.

Tout le cercle, Berthe la première, éclata de rire.

Mlle de Nogent avait une larme dans les yeux.

– Pauvre Lucien ! murmura-t-elle.

– Il y a là dedans beaucoup de *lignes,* de formes, de *contour,* dit Anténor triomphant ; l'auteur est au moins un modeleur en cire.

Berthe rit avec moins d'effronterie ; elle commençait à souffrir ; Mlle de Nogent lui avait serré la main, et ce muet reproche avait porté.

Elle reprit le sonnet et le garda un instant ; son cœur se soulevait. Pour la première fois de sa vie, elle éprouvait une émotion poignante.

Lucien qui l'avait tant aimée ! Lucien dont elle ne comprenait pas toute la valeur, mais qu'elle sentait instinctivement si au-dessus de ces pauvres gens, elle venait de le jeter en pâture à leurs railleries !

Pour cacher son trouble, elle se leva et passa la tête par une fenêtre taillée dans le feuillage.

Or, Lucien était là, pâle et les traits renversés.

Il avait tout entendu.

Il ne dit pas une parole, elle ne poussa pas un cri ; seulement, sur un ordre muet, elle lui tendit le sonnet qu'il saisit et déchira en pièces.

Puis Berthe se laissa tomber en arrière au milieu du cercle stupéfait…

Elle venait de s'évanouir !…

Une heure après cette scène, Lucien était encore à la même place : le cœur brisé, la poitrine oppressée, il pleurait…

Tout son bonheur était détruit… Berthe ne l'aimait pas ; elle ne l'avait jamais aimé… L'illusion n'était plus possible… Il fallait y

renoncer.

Et cependant…

Cet amour avec lequel il avait vécu jusqu'alors avait jeté des racines si profondes, Lucien avait tant besoin aussi de se sentir aimé de quelqu'un, qu'il eût volontiers donné vingt années de gloire pour croire encore à l'amour si longtemps rêvé de Berthe.

Pauvre Lucien ! il ne pouvait se décider à partir.

Peu à peu les bruits se taisaient alentour ; les salons se vidaient insensiblement ; encore quelques instants et il allait se trouver seul au milieu de la vaste solitude du parc.

Le silence qui l'entourait le rappela à la réalité.

Il se leva.

Un grand nombre de verres de couleur brillaient çà et là, jetant leurs derniers reflets à travers les allées plus sombres ; ces faibles lueurs lui suffisaient pour retrouver son chemin.

D'ailleurs toute hésitation avait maintenant disparu de son esprit ; il voulait partir ; il lui semblait que le courage lui était revenu ; il croyait avoir la force de rompre avec un passé désormais impossible.

Il fit quelques pas dans la direction de la grille.

Malheureusement, au moment où il allait quitter le sentier qui aboutissait à l'allée principale, et comme il passait près d'un massif de verdure, il s'arrêta tout à coup et parut écouter avec une profonde attention.

Il retint son haleine et prêta l'oreille.

Il y avait dans ce massif M. Michot et Mlle Lise.

Lise, jolie comme un démon sous ses vêtements de soubrette ; M. Michot, allumé par le jeu, ivre d'espoir, remuant par anticipation, dans son esprit, les flots de billets de banque que M. de Nogent devait sous quelques jours verser dans sa caisse…

M. Michot avait désiré causer quelques instants avec Lise, loin du bruit, à l'abri des curieux, sous l'ombre et le mystère des bocages épais. – Il prétendait avoir bien des choses à lui dire.

Lise s'était rendue de bonne grâce à cette invitation.

– Lise, avait dit M. Michot dès que la jeune fille s'était trouvée à quelques pas de lui, je craignais que tu ne vinsses pas.

– Pourquoi donc ? fit Lise, en relevant vivement la tête.

– Tu ne savais pas pourquoi je te priais de venir.

– Eh bien ?…

– Et il pouvait y avoir du danger…

Lise lui jeta au nez un éclat de rire ironique.

– Chut !… dit Michot en posant mystérieusement un doigt sur ses lèvres.

– Vous voyez bien que c'est vous qui avez peur, objecta la soubrette avec enjouement.

– Je ne veux pas qu'on nous voie…

– La nuit est assez noire.

– Ni qu'on nous entende…

– Tout le monde est couché.

– C'est ce qu'il faut.

Lise haussa les épaules et fit un mouvement des lèvres qui voulait dire : À quoi bon ?…

– Écoute, Lise, reprit Michot bientôt après, tu es une fille charmante.

– Tiens ! tiens ! vous vous êtes aperçu de cela, aussi ?

– Tu as, dit-on, autant d'esprit que de beauté ?

– Ce serait beaucoup.

– Et je veux savoir si ce que l'on dit est vrai.

– Essayez…

Michot parut réfléchir un moment, puis il prit la main de Lise dans les siennes.

– Voyons, lui dit-il alors ; tu as vingt ans ?

– On ne sait pas, répondit la soubrette.

– Après tout, cela m'est égal.

– Et à moi donc.

– La seule chose qui m'intéresse, c'est que tu es jeune, que tu es jolie, et que si tu n'es pas la plus sotte des femmes, tu me rendras le plus heureux des hommes…

Lise dégagea vivement sa main de l'étreinte de Michot et recula de quelques pas.

Elle ne s'attendait pas à cette proposition.

– Voyez-vous cela, dit-elle avec surprise ; qui se serait jamais douté que vous eussiez des intentions de cette nature ?

– Mes intentions sont honnêtes.

– J'en doute…

– Je veux t'épouser.

– Dans un vrai arrondissement ?…

– Par-devant M. le maire.

– Eh bien ! dit Lise, vous me croirez si vous voulez, mais ceci ne m'étonne pas de votre part.

– Est-ce une ironie ? repartit Michot, qui ne savait pas au juste comment il devait prendre cette confidence.

– C'est tout ce que vous voudrez.

– Repousserais-tu ma proposition ?

– Peut-être.

– Tu as donc quelque inclination dans le cœur ?

– Je n'en sais rien... Mon cœur fait ce qu'il veut. Cela ne me regarde pas.

– Alors... quelle objection ?

– Il y en a plusieurs.

– Voyons la première.

Lise réfléchit quelques instants ; puis elle releva son œil intelligent et vif :

– Se marier, reprit-elle aussitôt, est chose assez grave pour qu'on y songe sérieusement... Moi, je ne voudrais pas épouser un homme jeune.

– Tu as bien raison, objecta Michot.

– Je l'aimerais trop, d'abord...

– Ah !

– Et il serait peut-être jaloux.

– Diable !

– Avec vous, au moins, je suis certaine d'avance que je n'aurais rien à craindre de ce côté.

– Qu'en sais-tu ?

– En tout cas, cela ne me regarderait pas...

Michot ne put s'empêcher de sourire à cette repartie ; il reprit la main de Lise.

– Allons, dit-il avec bonhomie, tu veux m'effrayer en vain ; je t'aime, je suis décidé à t'épouser, et aucune objection ne pourrait m'arrêter.

– Une dernière question, interrompit Lise ; quelle est votre position chez M. de l'Étiolle ?

– Elle est celle d'un associé.

– Je trouve monsieur bien soucieux depuis quelque temps !

– C'est un imbécile.

– Et vous ?

– Moi, Lise, moi, je suis un homme de génie, et avant huit jours, ma fortune sera faite.

– Comment cela ?

– Écoute... Tu connais M. de Nogent, n'est-ce pas ?

– Certes.

– Tu sais qu'il est amoureux de Mlle de l'Étiolle.

– Il en perd la tête.

– Il en perdra plus que cela, ma fille, car, avant huit jours, sa fortune tout entière passera entre mes mains.

– Que dites-vous ?

– Un million !…

– Mais c'est un vol !… se récria la jolie camériste avec une indignation qui n'était pas jouée.

– Bah ! repartit Michot, avec un million, on vit aussi bien en Belgique qu'en France, et nous passerons notre lune de miel dans les douceurs d'un charmant voyage à l'étranger.

En parlant ainsi, Michot se renversa en riant et chercha à attirer Lise plus près de lui ; mais cette dernière avait déjà disparu dans les charmilles, et, au lieu de la charmante fille, Michot ne trouva sous sa main qu'un homme qu'il ne connaissait pas et dont le regard menaçant semblait lancer des éclairs.

Cet homme, c'était Lucien.

Chapitre 10

E. N.

Michot eut un moment de terreur.

Quel était cet homme ? Que lui voulait-il ? Comment et pour quel motif s'était-il introduit à cette heure dans la demeure de M. de l'Étiolle ?

Il crut d'abord que ce pouvait être un voleur, et cette pensée le rassura.

Mais, en l'examinant de plus près, en détaillant le costume dont il était revêtu, Michot vit bien qu'il avait affaire à un homme au moins d'apparence honnête, et toutes ses appréhensions lui revinrent en foule.

Michot était poltron, mais audacieux ; et, quoiqu'il eût peur, il trouva cependant la force de soutenir le regard de son inconnu.

– Qui êtes-vous, monsieur ? demanda-t-il avec un accent d'autorité.

– Je m'appelle Lucien, répondit le sculpteur.

– Et que venez-vous faire ici, à cette heure ?…

– M. de l'Étiolle a eu la bonté de m'inviter à sa soirée ; je me suis attardé dans le parc je demeure, d'ailleurs, dans les environs, et je retourne chez moi.

Pendant qu'il parlait ainsi, Lucien examinait, de son côté, Michot avec la plus profonde attention.

Il ne l'avait jamais vu ; il savait seulement qu'il était associé de M. de l'Étiolle ; il connaissait une partie de ses projets, et il voulait chercher encore sur les traits de cet homme une raison de douter de ce qu'il avait entendu.

Cependant Michot soutenait cet examen avec peine ; il avait le pressentiment d'un danger.

– Pardon, alors, de toutes ces questions, reprit-il après quelques secondes d'hésitation, mais votre brusque apparition m'avait fait croire… Je suis heureux de m'être trompé ; et, si vous le désirez, je vous remettrai dans votre chemin.

– Volontiers, fit Lucien.

– Vous demeurez près d'ici ?

– À deux pas.

– Vous ne venez pas, cependant, d'habitude chez M. de l'Étiolle ?

– C'est la première nuit que j'y passe.

– Aussi l'avez-vous prolongée le plus possible.

– Comme vous dites.

Michot se prit à rire ; le ton brusque de Lucien lui plaisait.

Ils marchaient, maintenant, l'un à côté de l'autre, dans l'allée principale qui mène à la grille du parc, et ils causaient comme de vieux amis.

– Y a-t-il longtemps que vous connaissez M. de l'Étiolle ? demanda Michot en arrivant près de la grille.

– Deux années au plus, répondit Lucien.

– Deux années !…

Michot devint pensif.

– Cependant, poursuivit-il à voix lente, il n'y a pas deux ans que M. de l'Étiolle habite Paris.

– Pardonnez-moi, objecta Lucien.

– Je veux dire la Chaussée-d'Antin.

– Aussi, n'est-ce point là que je l'ai connu.

– Et où donc ?

– Dans la rue de l'Ouest.

Michot eut un frisson, et se retourna vivement vers son interlocuteur.

Lucien continua.

– M. de l'Étiolle s'appelait à cette époque M. Danglade.

– Voyez-vous cela !

– Et il n'était pas riche.

– Ceci est étrange !

– Et je me rappelle l'avoir vu souvent alors s'asseoir avec Mlle Berthe à la table de nos modestes restaurants d'artistes.

Michot s'était arrêté ; il frappa familièrement sur l'épaule de Lucien.

– Savez-vous, mon jeune ami, dit-il, d'un air qui voulait être ironique, que vous savez bien des choses.

– N'est-ce pas !

– C'est dangereux, cela.

– Bah ! j'en sais bien d'autres.

– Sur M. de l'Étiolle ?

– Sur son associé !

Michot fit un pas en arrière, tandis que Lucien souriait en haussant les épaules.

– Sur son associé, mais c'est moi, fit Michot en se plaçant sur la défensive.

– Précisément.

– Et vous me connaissez ?

– Depuis un quart d'heure.

– Et vous savez ?…

– Je sais que vous voulez dépouiller M. de Nogent, et passer en Belgique après l'avoir volé.

– Diable ! voilà des gros mots.

– Ils ont le mérite de bien exprimer une pensée, repartit Lucien.

– Et que comptez-vous faire en cette circonstance ?

– Oh ! presque rien.

– Mais encore ?

– Prévenir tout simplement M. de Nogent.

– Il ne vous croira pas.

– C'est mon ami.

– Vous jouez un jeu terrible, monsieur Lucien.

– Qu'importe, si je gagne ?

– Oui, mais si vous perdez ?

– J'aurai du moins rempli mon devoir d'honnête homme et d'ami dévoué.

– Cela coûte cher, quelquefois.

– Vous croyez ?

– Supposez, en effet, que vous ayez affaire à un homme bien résolu, qui ne s'effraye pas facilement.

– Eh bien ?

– Eh bien ! la nuit porte conseil, monsieur Lucien ; on ne songe pas toujours à tout, et peut-être arriveriez-vous à penser, demain matin, qu'il est plus prudent de ne pas tant s'occuper des affaires des autres.

– Vous voulez m'intimider.

– À Dieu ne plaise !

– Comme vous voudrez, monsieur ; mais ce que je vous ai dit est parfaitement arrêté ; vous êtes un fripon émérite qui voulez abuser de la confiance et de l'amour de mon meilleur ami, et je vous déclare que demain matin, M. de Nogent sera instruit de vos projets.

– Est-ce votre dernier mot ? fit Michot.

– Vous le verrez bien, répondit Lucien en s'éloignant sans daigner même saluer son interlocuteur.

Michot le regarda partir en secouant la tête ; puis fermant la grille du parc, il se hâta de rentrer.

– Ma foi, se dit-il en montant à son appartement, ce sera tant pis pour lui… mais il ne faut pas qu'il parle demain matin à M. de Nogent.

Michot était homme à tenir parole ; aussi dès les premières lueurs du jour, Lucien fut trouvé assassiné à quelques pas de sa porte.

Il n'était pas mort cependant : le poignard dont on l'avait frappé avait heureusement glissé sur une des côtes, et l'assassin s'était enfui sans se donner le temps d'achever sa victime.

Le jeune sculpteur n'en valait guère mieux.

Il avait passé une partie de la nuit sur la terre humide et froide ; quand on le releva, il était sans connaissance ; son sang s'échappait avec abondance de sa blessure, et pendant les premiers jours, les médecins désespérèrent de le sauver.

Cet assassinat fit grand bruit dans la commune d'Auteuil ; le parquet s'émut, on rechercha avec un grand zèle l'auteur mystérieux du crime : mais Lucien n'avait pu encore parler, et en l'absence de renseignements positifs, on se vit obligé de suspendre provisoirement toute poursuite.

Un mois se passa de la sorte, un mois pendant lequel aucun indice ne vint mettre la justice sur la trace du coupable.

Lucien avait été interrogé, mais les réponses qu'il fit à cette occasion étaient si peu précises, il mit tant d'hésitation, tant de répugnance même à donner les explications qui lui étaient demandées, que l'affaire en resta là.

Lucien parut satisfait de ce résultat.

L'appartement qu'il occupait se composait de deux pièces, dont l'une lui servait d'atelier et l'autre de chambre à coucher.

Une vieille femme du nom de Marthe lui tenait lieu de domestique, et c'était elle qui, depuis le crime, l'avait veillé toutes

les nuits, sans jamais quitter son chevet.

Depuis quelques jours, Lucien souffrait beaucoup moins ; il commençait à se lever ; encore une semaine à peine et il devait être complètement rétabli.

Un soir, il se trouvait assis près de la fenêtre ouverte, et son regard semblait s'oublier dans la contemplation d'un ciel splendide qui allumait ses mille étoiles au-dessus de son front.

Il était seul… une amertume sans nom, une mélancolie sans but emplissaient son cœur, et par instant, sans qu'il eût pu dire pourquoi, ses yeux se mouillaient de larmes douces et tristes à la fois.

Quelqu'un manquait là : sa souffrance n'avait pas éveillé le seul écho qui l'eût consolé.

Il se leva et appela Marthe qui accourut toute effarée.

– Qu'avez-vous, monsieur Lucien ? fit la vieille femme qui croyait déjà à un accident.

– Rien, Marthe, répondit Lucien ; c'est une fantaisie.

– À la bonne heure.

– Une idée de malade.

– Parlez.

– Assieds-toi là, près de moi… et réponds sans détour, avec franchise, à toutes mes questions.

– Jésus Dieu ! quelle solennité ! fit Marthe tout en s'asseyant.

Lucien lui prit alors les mains, et se plaça à ses côtés.

– Écoute, lui dit-il avec une émotion indicible ; tu m'es dévouée, n'est-ce pas, ma bonne Marthe ?

– En doutez-vous ?

– Je n'en doute pas, et cependant, il me semble que tu me trompes.

– Moi !

– Soit que les médecins t'aient défendu de n'en rien dire, soit que d'autres personnes même aient cru devoir t'imposer silence à ce sujet, tu ne m'as pas toujours dit la vérité.

– Et pourquoi cela ?

– Je ne sais.

– Croyez-vous que vos jours soient en danger ?

– Ce n'est pas de cela que je veux parler.

– Et de quoi donc ?

Lucien se tut un moment comme s'il eût hésité à continuer, puis il reprit presque aussitôt :

– Voilà un mois que je suis retenu ici, dit-il à Marthe, et il n'est pas possible qu'il ne soit venu personne pour me voir.

– Je vous ai fait connaître les noms de tous vos amis, objecta Marthe.

– Mais je ne connais pas que des hommes.

Marthe parut réfléchir à son tour.

– Une femme ! dit-elle, avec un fin sourire.

– Berthe… ajouta Lucien avec un cri.

– Elle ne m'a pas dit son nom.

– Mais elle est venue.

– Oui.

– Souvent.

– Tous les jours.

Lucien baisa avec transport les mains de la vieille :

– Oh ! je le savais bien, s'écria-t-il, je le savais bien qu'elle ne pouvait m'avoir oublié à ce point… Pauvre Berthe… Oh ! elle à souffert, elle aussi ; elle m'aime !… il n'a fallu rien moins que cette catastrophe pour la rappeler au passé, à l'amour… Ah ! merci, Marthe, merci.

Lucien ne se possédait plus, il était fou de bonheur, il avait déjà pardonné à Berthe, il était si disposé à la confiance, il avait été si malheureux de tous les doutes mauvais dont il avait été assailli : cette assurance qu'on venait de lui donner le payait au centuple de toutes les souffrances passées.

– Et tu me l'avais caché !… dit-il à Marthe d'un ton de reproche.

– Dame ! repartit la vieille femme, on m'avait tant recommandé de n'en rien dire.

– Elle craignait quelque indiscrétion.

– C'est probable, monsieur Lucien, car elle ne venait ici qu'en voiture de place, les stores baissés, et quoique je l'aie vue régulièrement tous les jours, il me serait bien difficile encore de dire si elle est jeune ou vieille.

– Comment cela.

– Elle n'a jamais levé son voile.

– Mais elle te parlait ?

– Beaucoup.

– Et il y a quelques jours déjà qu'elle ne vient plus ?

– Une semaine à peu près… et même ce jour-là, la pauvre chère enfant a voulu me faire présent d'une bourse dans laquelle il n'y avait pas moins de dix louis d'or…

– Et tu l’as acceptée ?

– Il l’a bien fallu.

– Et tu l’as encore peut-être ?

– La voici…

Lucien s’empara avec avidité de la bourse que lui tendait Marthe.

Mais à peine y eut-il jeté les yeux qu’il poussa un cri et se laissa tomber sans forces sur son fauteuil.

Cette bourse était marquée aux chiffres E. N !

Ce n’était pas Berthe qui était venue !…

Chapitre 11

LA BANQUEROUTE

C'est un étrange et triste spectacle que celui de la chute d'une maison de commerce, surtout quand elle fut forte et son crédit étendu.

Six mois après les événements que nous venons de rapporter, de grands changements étaient survenus dans la maison de l'Étiolle et compagnie, et maintenant elle se trouvait réduite aux expédients les plus ruineux pour faire face aux difficultés sans cesse renaissantes d'une position extrême.

Il y avait cinq mois que Michot avait disparu emportant avec lui un million deux cent mille francs, dont un million à M. de Nogent. La banqueroute serait certainement arrivée sans ce malheur : aucune des entreprises de M. de l'Étiolle n'était sérieuse et ne pouvait le soutenir ; – mais ce déficit énorme brusqua le dénoûment.

Cependant l'industriel ne fut pas vaincu sans combattre. Il n'était plus en position de fuir, et devait retarder sa chute avec toute l'obstination du désespoir.

D'abord, il escompta son propre papier jusqu'à bout de crédit ; puis, passant à ce déplorable moyen, effort suprême d'une confiance épuisée, il se fit souscrire une masse énorme de billets de complaisance par ses commis, par ses garçons de bureau, par ses laquais. Et ce papier, sans valeur aucune, émis au moyen de ces messieurs utiles qui font la banque à cinquante pour cent, et que la loi n'atteint guère, pourtant, par cela seul qu'ils ont l'infernale adresse de ne pas inscrire en grosses lettres le mot Usurier sur leur

porte ; – ce papier, disons-nous, rendit à la maison un éclat éphémère.

En saisissant adroitement son temps, M. de l'Étiolle aurait pu imiter l'exemple de son associé Michot et se retirer ; mais qu'étaient cent ou deux cent mille francs pour cet homme qui avait eu des millions dans sa caisse ?

Il espéra qu'à l'aide d'un dernier effort, il pourrait faire encore quelques dupes. Il monta une nouvelle compagnie, et, réellement, il y avait pour lui chance de succès ; son expérience de ces sortes d'affaires était grande ; mais il manqua de temps. L'époque fatale, c'est-à-dire la première échéance de ces billets, signés par des *hommes de paille,* arriva. Toutes les ressources étaient épuisées ; il fut obligé de fuir, de fuir les mains vides.

Pendant les six dernières semaines, les protêts s'étaient succédé avec une rapidité effrayante. On en était venu à ne plus même prendre note du montant des effets et de l'adresse des huissiers. Plusieurs jugements avaient été obtenus contre M. de l'Étiolle, et des individus à mines néfastes faisaient sentinelle aux abords de l'hôtel.

Une saisie et nombre d'oppositions avaient été pratiquées. M. de l'Étiolle n'avait point paru depuis deux jours. Cependant, tous les commis étaient à leur poste. Tous, car il n'en était pas un qui ne fût plus ou moins créancier du patron ; pas un qui n'eût une action ou un coupon.

Ils étaient rassemblés là, mais non pour travailler.

Au temps même où leur maison était prospère, Dieu sait quelle était la tâche de cette nuée d'employés ! Il y avait bien eu des livres autrefois ; chaque société même avait dû avoir son journal distinct ; mais, sauf les écritures indispensables pour rendre aux premières assemblées d'actionnaires des apparences de comptes, tous ces beaux registres timbrés, paraphés par M. le président du tribunal de commerce, étaient aussi blancs qu'au sortir des magasins du papetier. Les opérations journalières n'étaient inscrites que sur une sale main courante, dont le principal commis de M. de l'Étiolle avait seul la clef.

Les commis, donc, étaient là pour leur propre compte.

La vente devait avoir lieu le lendemain ; ils tâchaient de gagner les records de vitesse. Tout leur était bon : les menus ustensiles du bureau, les fournitures, tout s'enfouissait dans les vastes poches des paletots des commis. Les garçons de bureau emportaient jusqu'aux

sacoches, jusqu'aux tapis, dont ils se disputaient les lambeaux ; ils étaient tristes, hargneux, irrités et échangeaient entre eux de longs regards chargés de haine et d'imprécation !… Ils croyaient M. de l'Étiolle caché à l'étage supérieur ; et, d'instant en instant, ils s'arrêtaient d'un commun accord et faisaient trêve à leur colère et à leur indignation pour vouer leur patron à tous les démons de la vengeance !…

Mais M. de l'Étiolle n'avait garde de se trouver à l'étage supérieur ; il n'y avait là que Berthe.

Berthe, seule, morne, désespérée couvait d'un œil avide et sombre ces richesses qui allaient lui échapper pour jamais.

La jeune fille avait ignoré longtemps le précipice que lui cachaient ces splendeurs empruntées ; mais, enfin, elle avait tout deviné ; son père l'avait quittée en lui ordonnant de se tenir prête à partir le surlendemain, et ce surlendemain était venu.

Elle attendait son père, tantôt impatiente d'en finir, comme ces gens qui brusquent les adieux pour ne pas prolonger l'angoisse du départ ; tantôt redoutant le moment fatal, espérant un retard avec ferveur, demandant à genoux un jour de luxe encore, un jour de ces jouissances, devenues besoins, pour lesquelles maintenant elle eût donné sa jeunesse et sa beauté !

Cependant M. de l'Étiolle ne vint pas !

Sachant le danger terrible qu'il aurait à courir, une fois entre les mains de la justice, il n'osait affronter ces lignes de gardes du commerce et d'agents échelonnés aux avenues de l'hôtel, et sa fille restait seule au milieu de valets hostiles et insolents, sans un ami, sans un protecteur pour la soutenir dans ce terrible moment qui se préparait pour elle.

M. de Nogent s'était mis à la poursuite de Michot, et avait défendu à sa sœur de mettre les pieds chez l'industriel.

Berthe était assise sur cette même causeuse où nous l'avons vue déjà, lors de la première visite de Lucien. Ses cheveux dénoués tombaient sur son peignoir, négligemment jeté sur ses épaules ; sa femme de chambre n'avait pas jugé à propos de l'habiller, bien que le milieu du jour fût passé depuis longtemps. Sa jolie tête était appuyée sur sa main et elle poursuivait sa rêverie poignante, versant de temps à autre une larme silencieuse et amère, lorsqu'il se fit un bruit comme si une troupe nombreuse envahissait l'appartement.

Saisie d'effroi, elle se précipita vers la porte et poussa le verrou.

Des voix confuses et tumultueuses se firent entendre bientôt dans la salle voisine. Les employés, las d’attendre dans les bureaux, s’étaient échauffés mutuellement et venaient demander M. de l’Étiolle.

Les domestiques avaient fait leur devoir d’abord.

Mais bientôt, joignant leurs griefs, valets et commis se réunirent dans un concert de malédictions contre l’industriel.

Berthe, l’oreille collée à la serrure, écoutait plus morte que vive ; elle avait bien de tout temps suspecté la légitimité de la fortune de son père, mais ses craintes n’avaient jamais porté au delà de la ruine.

Et maintenant, là, tout près d’elle, on parlait de cour d’assises, de bagne, d’infamie !

– Pour ça, monsieur ne l’aura pas volé ! disait une femme d’une voix aigre ; tromper une pauvre jeune personne ! car il m’a fait prendre un de ses chiffons.

– Moi aussi ! que ça n’a pas de nom ! appuyait le cordon bleu.

– Moi aussi ! moi aussi ! disait toute l’assistance en masse.

– Ruiner un père de famille ! reprenait un vieux commis aux écritures.

– Casser bras et jambes à un jeune homme qui commence ! grondait un expéditionnaire.

– Et nos gages ! criaient les domestiques.

– Et nos appointements ! criaient les commis.

– Et les billets qu’il nous a fait souscrire !

– Le scélérat !

– Le brigand !

Et tous, exaspérés par leurs propres criailleries, se ruèrent vers la porte de Berthe.

– Fermée ! s’écria le plus avancé.

– Il y est ! s’écrièrent les autres.

Un obstacle de cette nature ne pouvait les arrêter dans un pareil moment ; à l’aide de la barre de fer du foyer, la porte fut soulevée, et la foule furieuse fit irruption dans la chambre de Berthe.

Cependant leur fureur ne devait pas aller plus loin, et quelle que fût leur impatience et leur colère, tous s’arrêtèrent à la vue de la pauvre fille à genoux devant le seuil, pâle, les yeux égarés, près de succomber à son angoisse.

Plus d’un, peut-être, jeta un regard d’envie sur les magnifiques tentures, sur tous ces riens achetés au poids de l’or qui

encombraient la cheminée et la console ; mais la majorité l'emporta.

Quelques-uns même murmurèrent des paroles d'excuse et de commisération.

Toutefois, le coup était porté ; Berthe venait d'apprendre à la fois le danger que courait son père et la vente du lendemain.

Le lendemain elle n'aurait plus d'asile.

C'est alors qu'elle se prit à regretter sa vie pauvre mais tranquille d'autrefois. C'est alors surtout que le souvenir de Lucien traversa son esprit comme un reproche, comme une menace accomplie. Lui seul l'avait aimée en ce monde ; elle l'avait trompé, honni, insulté.

Le lendemain, dès le jour, Berthe fit ses préparatifs de départ. Elle sentait qu'elle serait morte parmi ces formalités de vente ; et cependant, elle ne savait où porter ses pas.

La femme de chambre entra et lui dit que les huissiers étaient en bas. Berthe se leva par un premier mouvement, puis elle retomba et couvrit sa figure de ses mains.

Au même instant, elle se sentit baiser au front.

Mlle de Nogent était dans ses bras.

Émilie ignorait la détresse de son amie. Un billet d'une écriture inconnue lui était parvenu le matin même. On lui disait de se mettre en route sur l'heure, si elle aimait Mlle de l'Étiolle.

– Chère Berthe ! dit Mlle de Nogent, vous pensez si je suis accourue ; et maintenant dites-moi vite ce qui vous arrive.

Berthe l'attira vers une fenêtre, et lui montra d'un geste violent la cour de l'hôtel qui se remplissait d'une foule immense.

– Oui, commença Émilie, j'ai vu tout cela, que veut dire ?…

– Vous êtes chez la fille d'un banqueroutier, mademoiselle, interrompit amèrement Berthe.

– Un banqueroutier !

– Ces gens attendent la vente. Ils m'attendent peut-être pour m'insulter, pour me frapper au passage. Et ils en ont le droit, car on les a dépouillés !

À ce moment, quelques femmes, parmi celles qui étaient dans la cour, aperçurent les deux jeunes filles à la fenêtre et montrèrent le poing avec menace.

– Vous le voyez, dit Berthe en fondant en larmes. Et pourtant il faut partir !… et j'ignore où est mon père ! Oh ! je suis bien malheureuse !

Mlle de Nogent baissa la tête en silence. M. de l'Étiolle avait ruiné son frère : Aymard ne lui pardonnerait pas d'avoir recueilli chez lui

la fille de cet homme.

– Mais, dit-elle, au bout de quelques instants, on ne peut vous chasser.

– Me chasser ! le sais-je !… Oh ! non, je ne puis rester, Émilie. Je souffre ici… j'ai peur…

– Venez donc, dit Mlle de Nogent, qui se détermina sur-le-champ à tout braver, venez !

– Oh ! merci ! merci ! s'écria Berthe en joignant les mains.

Et se couvrant à la hâte les épaules d'un manteau, elle se dirigea vers la porte.

Dans l'escalier, elles rencontrèrent la cohorte d'exécution qui montait au premier étage.

Berthe essuya une larme et pressa le pas.

Quand elles arrivèrent sur le perron, un grand cri se fit dans la foule.

– La voilà ! la voilà ! criait-on de toutes parts.

Berthe se sentait défaillir ; la voiture de Mlle de Nogent l'attendait au dehors. Et pour parvenir jusque-là, il faudrait traverser cette foule menaçante et furieuse.

Il y avait là force créanciers de M. de l'Étiolle, les fournisseurs, les marchands du quartier qui, alléchés par son opulence apparente, lui avaient toujours fait crédit sans compter. Tous criaient au vol, et les femmes, impitoyables dans ces circonstances, parlaient déjà de faire justice du père sur la fille.

C'était une véritable émeute.

Berthe, dans sa précipitation, s'était couverte d'un magnifique manteau de satin ; des plumes ondoyaient gracieusement sur son chapeau de velours. Cette élégante toilette, qui semblait un défi audacieux jeté à cette masse de gens dépouillés, redoublait leur fureur.

Cinq ou six femmes se mirent à monter les marches du perron.

Mais au moment où peut-être un malheur allait arriver, où Berthe, seule et sans défense, allait se trouver en butte aux injures de toutes ces femmes que la colère aveuglait, un homme se précipita en avant, et vint se placer aux côtés de la fille de Danglade.

Berthe tressaillit en voyant un homme accourir et la protéger.

Elle se retourna et reconnut son défenseur.

– Lucien ! dit-elle en tombant dans ses bras.

Mlle de Nogent n'avait jamais vu l'artiste, qu'elle aimait pourtant

d'un de ces amours romanesques qui germent parfois, on ne sait comment, dans le cœur des jeunes filles.

Elle le regarda d'un œil avide.

En ce moment de pardon sublime et de péril imminent, il était beau comme un Dieu sauveur.

– Ah ! tu portes du satin ! disaient les mégères.

– Et du velours !

– Et des plumes !

Lucien, nous l'avons dit, était d'une force physique prodigieuse, il plaça Mlle de l'Étiolle sur un de ses bras et commença à descendre le perron.

Les femmes, étonnées d'abord, le laissèrent passer en murmurant ; mais quand il fut parvenu au milieu de la cour, le flot se resserra subitement autour de lui, un cri général s'éleva, et cette fois la menace se faisait redoutable et sanglante !

Lucien sentit la jeune fille s'affaisser sous son bras ; lui-même trembla de tous ses membres. Il eut peur de faiblir ; mais au même instant, faisant un violent effort, il fendit la presse avec le bras qu'il avait de libre, rejetant à droite et à gauche tout ce qui s'opposait à son passage, et parvint jusqu'à la porte de la rue.

Là, le danger devenait plus grand ; tandis qu'il monterait, le flux exaspéré pouvait se ruer sur l'équipage et le mettre en pièces. Il déposa Berthe demi-évanouie entre les mains des valets de Mlle de Nogent, et, faisant tout à coup volte-face, il s'élança au-devant de la foule qui déjà débordait la rue.

Tous ces gens, lâches pour la plupart, et qui venaient d'éprouver la vigueur singulière du jeune homme, reculèrent effrayés. Lucien les refoula ainsi jusqu'à dix pas du seuil, et avant qu'ils pussent deviner son dessein, il repassa le portail et le referma brusquement derrière lui ; puis il monta rapidement dans l'équipage et fit partir au galop, non sans avoir la satisfaction de voir de loin la force publique se hâter d'accourir vers le champ de bataille.

En quittant Auteuil, Lucien était rentré dans Paris, il s'était remis au travail avec une ardeur fébrile, cherchant à oublier dans les rudes labeurs de l'ambition et de la gloire les tourments d'un amour insensé.

Malheureusement, il avait beau faire ; l'amour de Berthe avait jeté de trop profondes racines dans son cœur ; il vit bientôt qu'il ne parviendrait jamais à l'oublier.

Alors il résolut de s'expatrier ; il avait toujours eu le vif désir de visiter l'Italie. Il avait peu d'argent, mais il lui suffisait de mettre le pied sur le sol italien ; là, plus de diligence, le bâton et la besace du pèlerin… une hospitalité peu coûteuse, et le soleil pour rien !…

Le jour où ce projet lui traversa l'esprit, il arrêta sa place pour Marseille.

Quelques jours après, il était dans la cour des Messageries, attendant le départ de la voiture, lorsque M. de Nogent, pâle, effaré, s'adressant à lui sans le reconnaître, lui demanda, comme au premier venu, le bureau de la diligence de Belgique.

Lucien lui indiqua ce qu'il demandait et le suivit.

M. de Nogent ne fit qu'un bond jusqu'au bureau, et requit un employé de lui fournir la liste des voyageurs partis pour la Belgique.

À peine eut-il jeté un regard sur la feuille qu'il s'élança au dehors en s'écriant :

– Je le tiens !

Lucien se trouvait encore sur son passage. Il le reconnut cette fois, et ravi de trouver à qui parler, il saisit son bras et lui raconta tout d'un trait la friponnerie de Michot et la rupture de son mariage avec Berthe.

Dans sa colère, il ne ménagea pas M. de l'Étiolle, et pronostiqua la banqueroute prochaine. Puis, quittant l'artiste comme il l'avait abordé, il s'en fut toujours courant s'installer dans la malle-poste de Bruxelles.

Lucien, au contraire, fit immédiatement décharger ses bagages. – Il ne voulait plus partir. Berthe était menacée d'un malheur : il devait être là pour la protéger.

En effet, depuis lors, il s'informa soigneusement de tout ce qui se passait chez M. de l'Étiolle ; il assista, pour ainsi dire, à toutes les phases de la décadence de cette maison. Les derniers jours surtout, on aurait pu le prendre pour un garde du commerce, tant ses stations étaient longues et fréquentes aux environs de l'hôtel.

La veille, impatient de tout connaître, il avait été demander M. de l'Étiolle jusque dans les bureaux.

À la nouvelle de son absence, frappé de l'abandon de Berthe, il avait écrit un mot sans signature à Mlle de Nogent, qui répondit tout de suite à son appel.

Une fois en sûreté, dans la voiture, Berthe fut quelque temps à reprendre ses sens ; Lucien la regardait avec une commisération mêlée d'amour, et Mlle de Nogent, partagée entre la pitié, la douleur

et le plaisir.

Elle voyait enfin Lucien, qui occupait depuis si longtemps sa pensée.

Il était beau, brave, généreux. Il était au-dessus de son rêve. – Un moment, la noble demoiselle envia le sort de la fille du banqueroutier ; Lucien l'aimait, elle : un tel bonheur pouvait-il se payer trop cher ?

Lucien rompit le premier le silence ; et s'adressant à Mlle de Nogent :

– Je vous remercie d'être venue, dit-il.

Émilie leva sur lui son grand œil bleu, qu'elle baissa aussitôt.

– Oui, continua Lucien, il y avait longtemps que je comptais sur vous, mademoiselle. En vous demandant un asile pour Mlle de l'Étiolle, j'étais sûr de l'obtenir.

– Quoi ! c'est vous ! dit Émilie étonnée.

C'était encore une nouvelle preuve de cet amour que le jeune artiste avait voué à Berthe, et Émilie sentit son cœur se serrer.

Berthe, incapable de parler, pressa la main de Lucien entre ses mains jointes, et leva les yeux au ciel.

Lucien reprit, en s'adressant toujours à Mlle de Nogent :

– Mlle de l'Étiolle a-t-elle fait choix d'une retraite ?

– Berthe n'a-t-elle pas sa chambre à l'hôtel de Nogent ?

– Non, dit vivement Lucien, M. de l'Étiolle ne doit pas habiter la maison de monsieur votre frère, vous le savez…

– Mais… seule ?… objecta Émilie.

– Je veillerai sur elle.

Lucien prononça ces mots avec une sorte d'emphase. Émilie le plaçait trop haut pour ne pas donner à ses paroles le sens le plus louable.

Nous aurions bien mal réussi dans notre esquisse de ce caractère passionné, faible à force d'énergie, mais singulièrement honnête, si le lecteur pouvait lui suggérer une arrière-pensée.

Mlle de Nogent n'avait rien à répondre ; cependant un doute, qu'elle ne savait comment exprimer, se lisait sur sa physionomie… Lucien voulut le prévenir.

– Je suis débiteur de M. de l'Étiolle, dit-il avec simplicité ; je me trouve maintenant en mesure de m'acquitter. Mademoiselle ne manquera de rien.

Cette fois, Émilie devina le généreux mensonge.

Berthe souleva péniblement sa tête et murmura :

– Merci, Lucien, merci !…

– Chut, dit l'artiste, en se penchant à son oreille, chère Berthe ! que je bénis cette pauvreté qui vous rend à moi !

La jeune fille avait essayé de sourire, mais, à ce mot de pauvreté, un tressaillement fiévreux agita tous ses membres.

Elle avança la main comme pour repousser une vision funeste, et se laissa retomber pesamment au fond de la voiture.

– Pauvre Berthe ! dit Mlle de Nogent, elle est bien malheureuse !

Mais Lucien, lui aussi, n'entendait pas : il venait d'avoir sa vision.

Il s'était souvenu de l'étrange fureur excitée en lui par ces paroles du comte :

– Je vous l'aurais payée trois mille écus. Et maintenant, comme alors, il se répétait, torturé par un doute poignant :

Pour de l'or ! pour de l'or !…

Chapitre 12

LA COUR D'ASSISES

Pendant que ces événements s'accomplissaient, M. de l'Étiolle était parvenu à se cacher dans Paris, et, tout entier au soin de se soustraire aux recherches dont il était l'objet, il n'avait pas même songé au sort réservé à sa fille.

Pour lui, la prédiction qu'il avait faite un jour à Michot, s'était réalisée à la lettre. Il n'avait plus cent francs pour prendre la diligence de Bruxelles.

Quand on ne possède rien, il est difficile d'échapper longtemps aux argus de la police. M. de l'Étiolle fut arrêté au bout de quelques jours, et aussitôt écroué sous prévention de banqueroute frauduleuse.

Lucien, qui ne pouvait apprendre à connaître Berthe, la jugea, dans cette circonstance, comme toujours, d'après lui-même. Dès qu'il eut appris l'incarcération de M. de l'Étiolle, il se rendit à la demeure modeste, mais convenable, où il avait établi la jeune fille, confiée aux soins de la vieille Marthe.

L'artiste ne passait que rarement le seuil de cette maison ; il ne voyait Berthe qu'en présence de Marthe.

Cette fois, il lui demanda une entrevue particulière, et, avec des précautions infinies, il lui annonça la fatale nouvelle.

Berthe se couvrit le visage de ses mains en sanglotant.

– Malheureuse que je suis !… dit-elle.

Lucien s'attendait à autre chose ; il la regarda sévèrement.

– Votre père aussi est bien malheureux, mademoiselle, dit-il à voix basse.

La jeune fille retint le mot d'amère accusation qu'elle allait faire tomber sur son père, et, feignant de revenir à elle :

– Mon père ! mon pauvre père ! dit-elle ; ô Lucien, je veux le voir ; au nom du ciel, faites que je le voie !

– Venez, dit Lucien en la remerciant du regard.

Et ils partirent ensemble et arrivèrent peu de temps après à la prison de M. de l'Étiolle.

L'entrevue du père et de la fille eut lieu devant Lucien, et fut, extérieurement, fort touchante.

M. de l'Étiolle semblait supporter son malheur avec fermeté. L'évasion de Michot lui faisait la partie belle : il pouvait rejeter sur lui fraudes et détournements ; le talisman que lui avait donné la nature, sa figure, ferait le reste.

Il remercia Lucien avec effusion, et quand celui-ci voulut entrer dans quelques explications sur sa conduite à l'égard de la jeune fille, sur la duègne placée comme une barrière, M. de l'Étiolle l'interrompit par un geste plein de noblesse :

– J'ai confiance en vous, dit-il.

Et Lucien, oubliant ce que cet homme avait amassé de mépris mérités sur sa tête, lui serra la main.

L'instruction commença, et tout sembla d'abord marcher à souhait.

Le vol de Michot était flagrant, et la justice n'eut pas de peine à admettre les charges dont M. de l'Étiolle voulut accabler son complice. D'un autre côté, les actionnaires dépouillé, nobles pour la plupart, et sachant qu'il y avait pour eux, dans l'enceinte de la cour d'assises, peu d'argent à gagner et beaucoup de considération à perdre, ne s'étaient point portés parties civiles.

M. de l'Étiolle eut dans ses défenses des mouvements sublimes d'éloquence simple et persuasive.

Il raconta comment il se trouvait lié depuis l'enfance avec son associé ; comment cet homme avait peu à peu gagné sa confiance ; comment il avait fini par se reposer sur lui du soin de mener son entreprise.

Michot était un homme d'une capacité exceptionnelle ; sous des dehors communs, il cachait une entente singulière des affaires ; jusqu'alors il l'avait toujours vu probe, honnête, d'une délicatesse exagérée même. – Il ne lui connaissait pas un vice, tout lui donnait lieu de croire que jamais il ne faillirait aux lois de l'honneur…

Cependant il avait été indignement trompé. Grâce à lui, toute une

vie de probité était brisée, il se trouvait traîné devant la justice comme le plus misérable des criminels. – La mort était préférable à une pareille honte !

M. de l'Étiolle leva les mains et les yeux au ciel, qu'il semblait prendre à témoin de la sincérité de ses déclarations, et quand il eut fini de parler, plus d'un juré sentit une larme d'attendrissement rouler sous sa paupière.

M. de l'Étiolle avait l'air si ému lui-même, si humilié de tant d'abaissement, il portait si bien ce noble diadème de cheveux blancs que la vieillesse avait mis sur son front, il y avait tant de douleur dans sa voix, tant de franchise dans ses paroles, que pas un de ceux qui l'écoutèrent ne put s'empêcher de s'apitoyer sur son sort.

Ce jour-là il eût trouvé mille actionnaires de plus.

Berthe commençait à relever le front ; Émilie se reprenait elle-même à espérer ; chacun, enfin, appelait de tous ses vœux l'arrestation et l'extradition de ce misérable Michot !

Seul, Lucien semblait ne pas partager la confiance générale, et il eût voulu hâter le dénoûment de ce drame, tant il craignait quelque catastrophe.

Cependant, que faisait M. Michot, et pourquoi ne venait-il pas rendre à son ami Danglade le service de le tirer du mauvais pas où il l'avait jeté ?…

M. Michot voyageait.

Depuis cinq mois, il avait parcouru les différentes villes de la Belgique, faisant partout grande chère, et se donnant pour un capitaliste parisien, portant avec lui quelque cent vingt mille francs, un dixième à peu près de son immense fortune.

Michot était parti seul… Lise n'avait pas voulu le suivre, et il ne l'avait pas attendue.

Son amour pour la jolie soubrette n'allait pas jusqu'à compromettre ses intérêts ; il eût consenti volontiers à partager avec elle les fruits de son crime, mais pour rien au monde, il ne se fût résigné à les perdre.

Il était parti !

Quant à Lise, nous saurons plus loin ce qu'elle était devenue.

Disons cependant tout de suite que, dès les premiers symptômes de décadence, elle s'était empressée de quitter le service de M. de l'Étiolle. Avec l'instinct des rats, elle avait abandonné la maison avant qu'elle s'écroulât.

Michot l'avait bien un peu regrettée, mais, après tout, le million

qu'il emportait lui promettait bien d'autres plaisirs.

Le Belge n'a pas précisément à s'enquérir de la véracité des hôtes qui le payent ; il aime naturellement ce qui est français, même les billets de banque.

M. Michot reçut donc partout un accueil proportionné à l'importance de son portefeuille, et après avoir visité quelque temps toutes les villes importantes, il fit choix de Bruxelles pour sa résidence définitive.

Toutefois, il y était à peine installé depuis quelques semaines, dans un des plus somptueux hôtels, lorsqu'il lui advint une petite aventure qu'il est bon que le lecteur connaisse…

Un jour, il rentrait vers midi, le cure-dent à la bouche, après un confortable déjeuner. Son valet lui annonça que trois messieurs l'attendaient dans son cabinet.

Michot avait déjà fait à Bruxelles une douzaine de connaissances de taverne : il entra sans le moindre soupçon.

Aymard de Nogent était assis dans un fauteuil à la Voltaire, vis-à-vis de deux individus dont l'un portait une de ces physionomies banales, sorte de contrefaçon de visage humain, dénuée de tout caractère propre. – L'autre portait les insignes consulaires.

Michot voulut reculer ; mais il n'était plus temps.

Aymard, se levant avec courtoisie, lui demanda poliment de ses nouvelles, et lui annonça qu'il avait obtenu son extradition, – ce que confirmèrent le consul français et cette tête, imitée de l'humaine, et qui n'avait pas honte d'appartenir à un corps belge.

Un instant Michot songea à faire résistance. Il roula autour de lui ses gros yeux, comme s'il eût cherché une arme. Aymard feignit de se méprendre et s'empressa de lui pousser une bergère.

Le consul et la contrefaçon se rassirent. Michot, atterré, en fit autant.

– Monsieur, dit alors Aymard, je suis d'autant plus aise de vous rencontrer que voilà bientôt un mois que je vous suis avec obstination ; vous m'avez procuré le plaisir de visiter les principales villes de Belgique.

Michot fit une grimace mélancolique.

– Mais, Dieu merci, ajouta le jeune comte de Nogent, grâce à ma persévérance, et grâce au bienveillant appui de ces messieurs, nous voilà tous les deux au terme de notre voyage, qui m'a semblé, je vous l'avouerai, un peu long…

Michot regardait de tous côtés, mais il n'y avait aucune issue

possible.

Il se mordit les lèvres.

– Monsieur, dit le consul, vous allez partir pour Paris, aujourd'hui même…

– Aujourd'hui même pour Paris, varia l'agent du gouvernement brabançon.

– C'est impossible !… dit Michot, mes malles…

– Vos malles vous suivront…

– Permettez, interrompit vivement Aymard sur ces derniers mots ; cet homme a des valets qui peuvent lui être dévoués. Les billets de banque…

– Nous allons procéder à l'ouverture du secrétaire, dit le consul.

Ils se levèrent.

Michot, malgré sa répugnance, fut contraint de donner la clef du secrétaire. Les billets de banque, les titres, tous les papiers furent remis sous scellés à M. le consul, pour qu'il les fît sûrement passer à Paris.

Puis, Michot monta, entre deux gendarmes, dans une chaise de poste.

Aymard partit, après avoir pris congé du consul et salué l'agent belge, qui lui rendit son salut en le contrefaisant lui-même.

Comme on le voit, Michot allait tomber au milieu du procès intenté à M. de l'Étiolle, et son arrivée devait forcément précipiter le dénoûment de cette fatale affaire.

Il arriva, suivi par M. de Nogent.

Émilie, qui depuis tous ces malheurs avait redoublé de soins et de tendresse pour Berthe, vint, pleurant de joie, lui apprendre cette nouvelle et lui offrir sa voiture pour aller, à son tour, l'annoncer à M. de l'Étiolle.

Berthe accepta ; elle ignorait que ce fût le coup de mort qu'elle portait à son père.

Dès les premières paroles de sa fille, celui-ci ne put retenir un geste de muet désespoir.

Il se sentait perdu.

Dès ce moment, en effet, les choses changèrent complètement de face.

Quand Michot fut confronté avec de l'Étiolle, ce fut pour ce dernier comme si on lui eût présenté la tête de Méduse.

Michot était profondément irrité des charges vraies ou

mensongères que son associé avait entassées contre lui ; il s'était promis de se venger, et le premier regard qu'il adressa à Danglade le jour de leur rencontre devant le juge d'instruction, fut un regard de haine et de mépris.

Danglade en demeura comme pétrifié !

Il n'y avait pas à espérer que Michot se laisserait toucher par la pitié. Que faisaient à cet homme M. de l'Étiolle et sa fille ?… Il n'avait aucune raison de se sacrifier. Danglade comprit que tout était fini.

Michot fut sans pitié.

– Ah ! l'on trahit comme ça les anciens, dit-il effrontément au juge, presque aussi stupéfait que de l'Étiolle ; on abuse de son physique pour arracher des larmes à la justice, et l'on se donne le genre de dire du mal des pauvres absents ! Eh bien ! c'est ce qu'il faudra voir !… et rira bien qui rira le dernier…

Et comme Danglade éperdu tendait vers lui ses deux mains suppliantes :

– Oh ! je la connais, celle-là, poursuivit-il brutalement, et je ne m'y laisserai pas prendre. D'ailleurs, tu es un sot ; c'est toi qui es la cause de tout ce qui arrive ; si tu m'avais écouté, nous aurions chacun un bon million dans la poche, et, à l'heure qu'il est, nous prendrions l'air sur l'asphalte de New-York ou de quelque ville libre… mais ton hésitation nous a perdus, et tu as encore aggravé tes torts en me dénigrant ; je n'en veux plus et si je peux adoucir mon sort, je n'hésiterai pas à faire des révélations.

– Des révélations ? fit le juge d'instruction.

– Michot ! supplia le malheureux vieillard.

– Eh ! je ne m'appelle pas plus Michot que tu ne t'appelles de l'Étiolle !…

Ce dernier porta ses mains à son front par un geste violent et désespéré, et se laissa tomber sur un banc.

Michot appela alors sur la vie de son associé les investigations de la justice, et il fit, le jour même, des révélations de nature à donner l'éveil aux hommes de loi.

On fouilla dans le passé, et on ne tarda pas à reconnaître dans la personne du père de Berthe, de cet homme aux manières nobles et si pleines d'attrait que tous les suppôts de la justice étaient devenus ses serviteurs ou ses amis, un fripon des plus vulgaires, condamné autrefois à Bordeaux, pour escroquerie, sous un nom qui nous

échappe, puis condamné en dernier lieu, pour banqueroute frauduleuse, à Toulouse, sous le nom de Danglade.

L'affaire prit, dès ce moment, un tel caractère de gravité qu'il fallut abandonner tout espoir de le sauver. Ceux qui avaient paru les plus confiants dans le début de la session se montrèrent fort irrités d'avoir été trompés à ce point.

Il s'opéra sur-le-champ une réaction des plus complètes, et à la session suivante, les nommés Michot et Danglade, dit de l'Étiolle, furent condamnés à cinq ans de travaux forcés, avec exposition.

Mlle de Nogent avait, malgré son frère, assisté Berthe pendant tous les débats, la consolant, la soutenant avec un dévouement à toute épreuve.

Lucien, lui, ne s'était pas démenti un seul instant.

Il devait aller plus loin, et faire ce qu'elle ne pouvait prévoir ni même désirer.

Le jour de la condamnation, tandis que, succombant sous le poids du coup terrible, elle fondait en larmes, et priait le ciel de l'enlever du monde où d'aussi cruelles épreuves lui étaient réservées, Lucien se précipita vers elle avec un cri de suprême angoisse, et saisissant ses mains qu'il baisait avec un transport fou :

– Berthe, lui dit-il d'une voix brisée, mais ferme encore, Berthe, je vous aime toujours, moi, je ne vous abandonnerai jamais, et à la place de votre nom qui vous effraye aujourd'hui, je vous offre le mien que vous pourrez porter sans crainte et sans remords…

À ces mots, à cet élan qui disaient assez quel trésor de dévouement renfermait le cœur de Lucien, Berthe cessa tout à coup de pleurer, et elle regarda enfin avec admiration cet homme dont rien n'avait pu briser l'amour, et qui, maintenant, voulait partager avec elle ce fardeau d'infamie que le monde impose aux enfants des criminels.

Toutefois, cette sensation fut de courte durée ; une amère pensée traversa son esprit ; on eût dit que le dévouement de Lucien pesait à son cœur comme un remords… C'était un reproche cruel du passé, et Berthe ne voulait plus revenir en arrière.

Elle serra la main du sculpteur et oublia un moment son doux regard sur son front.

– Merci, Lucien, lui dit-elle, merci ; je ne doutais pas de vous, et cette nouvelle preuve n'ajoute rien à la foi que j'avais en votre amour ! Ce que vous me proposez cependant est impossible… Je ne puis ni ne dois accepter votre offre généreuse… elle ne me sauverait

pas, et elle ne nous ferait heureux ni l'un ni l'autre – Aujourd'hui, vous êtes emporté par votre enthousiasme chevaleresque, et moi-même, je m'en sens profondément touchée et attendrie… mais, ce sacrifice, nous ne pourrions l'accomplir jusqu'au bout… il vaut mieux nous séparer dans toute la pureté et la douceur de nos illusions… Pour moi, Lucien, il n'y a plus d'amour, plus de bonheur, plus d'espoir même ; il n'y a plus que le regret amer et triste du passé, et la sombre et cruelle appréhension de l'avenir !… Plaignez-moi, mon ami, nous aurions pu être heureux ; c'est ma faute, sans doute. – Oh !… que de beaux rêves, cependant, et comme j'aurais aimé la vie ! – Mais, tout est fini maintenant, et après le drame terrible qui vient de se dénouer, ne croyez pas qu'il y ait pour moi un bonheur quelconque, fût-ce même dans une petite mansarde de la rue de l'Ouest !…

Lucien ne répondit pas, mais il abandonna la main de Berthe, et quand elle s'éloigna, soutenue par Mlle de Nogent, il n'eut pas le courage de la retenir davantage.

Berthe venait de briser les derniers liens qui l'attachaient encore à elle.

Chapitre 13

LE BON ET LE MAUVAIS ANGE

Quelques mois s'étaient écoulés, Berthe avait rompu violemment avec le monde ; elle s'était retirée, triste et solitaire, dans une petite chambre située au cinquième étage d'une maison de la rue de Grenelle-Saint-Germain, et là, seule avec sa pensée et ses souvenirs, elle cherchait à étouffer ses regrets et à endormir sa douleur.

Mais le coup avait été trop cruel, l'infortune était trop récente aussi, pour qu'elle pût parvenir encore à oublier.

Et puis, Berthe avait horreur de la misère ; il était impossible qu'elle s'habituât à vivre entre les quatre murs délabrés d'une mauvaise chambre d'hôtel garni.

C'est en vain que Mlle de Nogent l'avait sollicitée de venir habiter avec elle, elle avait obstinément refusé.

Berthe était fière aussi ; elle ne voulut rien accepter.

Elle avait donc disparu tout à coup, sans confier son secret à personne, et elle était allée, sous un nom d'emprunt, chercher l'oubli dans un quartier où elle espérait bien que nul ne viendrait la chercher.

Cette fois encore, elle devait se tromper.

Un matin, en effet, midi venait de sonner. Berthe travaillait, assise près de la fenêtre, lorsqu'on frappa à la porte.

Elle tressaillit.

Elle n'attendait personne.

Il y avait plus d'un mois qu'elle n'avait vu Émilie ; quant à Lucien, depuis le jour où elle avait repoussé l'offre de sa main, il n'était plus revenu.

Un singulier mouvement s'empara d'elle. – Elle eut presque peur.

Toutefois, comme on avait frappé de nouveau, elle se décida à se lever et s'approcha de la porte.

– Qui demandez-vous ?… dit-elle avant d'ouvrir, et par un dernier sentiment de prudence.

– Mlle Berthe ! répondit une voix de femme.

Berthe crut reconnaître cette voix, et elle ouvrit !…

C'était bien une femme, en effet, une femme jeune et jolie, entourée de flots de dentelles du dernier goût et du plus haut prix.

Berthe ne put s'empêcher de sourire.

Elle avait reconnu Lise !

Pendant quelques minutes, l'ex-soubrette parut un peu embarrassée en se retrouvant devant son ancienne maîtresse ; elle ne savait ni comment lui parler, ni même comment la regarder, mais sa nature particulièrement mobile reprit bientôt le dessus, et elle s'assit sans façon près de la fenêtre où Berthe travaillait un instant auparavant.

– Voyons, dit-elle, en forçant presque Berthe à s'asseoir près d'elle, vous me pardonnerez d'être venue vous voir, n'est-ce pas ?

– Et pourquoi vous en voudrais-je, répondit Berthe avec simplicité ; toutes les preuves d'intérêt me sont chères, et je n'ai pas encore perdu le souvenir de ceux qui m'ont servie…

Lise se mordit les lèvres sur le dernier mot, puis elle fit un geste d'insouciance, et jeta un regard autour de la chambre.

– Voilà bien longtemps que j'avais envie de venir vous voir, et je n'osais pas.

– Pourquoi donc ?

– On se fait souvent des idées absurdes. Je craignais que ma présence ne vous rappelât des souvenirs pénibles.

– C'est vrai.

– Vous étiez bien heureuse, alors…

Berthe passa sa main rapide son front, et jeta à Lise un regard étrange.

– Au moins, dit-elle, d'un ton où tremblait peut-être un peu d'amertume, je vois avec plaisir que vous n'avez pas sujet de regretter le passé.

– Moi ? fit Lise, en se regardant des pieds à la tête avec une petite moue dédaigneuse.

– Vous paraissez dans une condition meilleure.

– Ça se voit ?

– Et vous êtes contente.

– Certainement.

Il y eut un moment de silence.

La présence de Lise était évidemment pénible à Berthe, et cependant, elle éveillait en elle une curiosité inquiète et, pour ainsi dire, jalouse.

De son côté, Lise semblait avoir sur les lèvres mille paroles qui ne demandaient qu'à s'échapper, et qu'elle retenait toujours, malgré elle.

– Contente ? reprit tout à coup l'ex-soubrette, en affrontant le regard presque indiscret de Berthe ; j'ai peut-être tort de dire cela… Moi, d'abord, je ne suis pas difficile, je n'ai pas trop d'ambition, mais je ne pourrais pas vivre sans être entourée de toutes les séductions du luxe.

– Le luxe ! reprit Berthe avec un soupir.

– Et n'est-ce pas la vie, cela ; la nôtre, du moins, poursuivit Lise ; n'avons-nous pas été faites pour porter toutes ces gracieuses fantaisies de la mode, pour égayer les fêtes de nos sourires et les éclairer de nos regards ?… C'est nous qui sommes vraiment les maîtresses du monde… Est-ce donc une existence que de se condamner à un travail opiniâtre, d'user sa jeunesse, de flétrir sa beauté dans l'ombre et la solitude ?… Au profit de quoi, d'ailleurs, ce renoncement inhumain ? au profit d'une vieillesse misérable et tourmentée.

Pendant que Lise parlait, Berthe avait plus d'une fois remué la tête en signe d'étonnement ; quand la jolie pécheresse eut fini, elle leva sur elle deux yeux où, à travers l'indécision d'une conscience troublée, se lisait l'expression de remords anticipés.

– Et le monde ! répondit-elle, en élevant ses regards vers le ciel.

Lise poussa un joyeux éclat de rire.

– Le monde ! dit-elle en haussant les épaules, la bonne folie !… Eh ! de quel monde voulez-vous parler, pauvre mademoiselle ? Demandez donc aux poëtes modernes s'il y en a un autre que celui où nous vivons ; n'est-ce pas nous que l'on a chantées à toutes les époques, n'est-ce pas à nous que l'on a toujours fait la vie douce, calme et reposée ? – Qui doute de cela ? – On nous aime quand nous vivons, on nous pleure quand nous sommes mortes !… Le monde, dites-vous !… Mais il a encore plus de faiblesse et d'indulgence pour nous, qu'il n'a de raillerie et de risée pour la vertu ; l'exemple est là, d'ailleurs, pour le prouver, et chacune de

nous trouve toujours un poëte qui la chante, un sot qui l'adore et un imbécile qui l'épouse !…

Berthe ne put s'empêcher de sourire à cet ingénieux plaidoyer.

Il était évident que Lise le savait par cœur et qu'elle avait peut-être déjà trouvé l'occasion de le débiter souvent. Mais Berthe n'était pas dupe de cette éloquence, et elle voulut le faire comprendre.

Lise ne lui en laissa pas le temps.

– C'est encore, reprit-elle, ce que M. Blum me disait hier soir.

– M. Blum !… interrompit Berthe.

– Un de vos anciens amis.

– Vous le voyez ?…

– Souvent.

– C'était un honnête jeune homme.

– Il l'est encore.

– Un peu ridicule, peut-être.

– Il n'a pas changé.

Les deux jeunes femmes se prirent à rire.

– Pauvre Anténor, reprit Berthe un instant après, que de fois ne m'a-t-il pas dit qu'il se mourait d'amour.

– Il le dit toujours.

– En vérité !

– Puisque je vous dis qu'il n'a pas changé.

– Il y a donc des amis qui se souviennent de moi ?

– Et qui donneraient beaucoup pour vous faire oublier les rigueurs de la destinée.

– Comment ?

Lise fit un signe mystérieux, et se rapprocha de Berthe.

– Écoutez-moi, mademoiselle, dit-elle en baissant la voix, M. Anténor Blum est aujourd'hui un des riches financiers de la capitale.

– Lui !

– Il a gagné des sommes considérables à la bourse.

– Eh bien ?

– Eh bien ! l'argent ne lui coûte rien, et si vous vouliez…

– Quoi donc ? fit Berthe, qui, sans savoir pourquoi, se sentit frissonner.

– Il vous aime toujours !

– Il m'épouserait ?…

Lise leva sur Berthe un regard embarrassé, et se mit à jouer avec une petite cassolette de parfum qui pendait à son bracelet.

– Ça, je ne sais pas, répondit-elle.
– Mais, qu'espère-t-il, alors ?
– Il ne me l'a pas dit.
Berthe eut un éclair dans les yeux.
– Cependant, insista-t-elle, c'est lui qui vous a engagée à me venir voir, n'est-ce pas ?
– Il paraissait le désirer beaucoup.
– Il vous a dit qu'il m'aimait ?
– C'est vrai.
– En un mot, et sans détour, Lise, M. Anténor Blum me fait proposer d'être sa maîtresse ?
– Mais…
– Avouez-le ?
– J'ignore…
– Oh ! tenez, vous n'avez pas même l'audace de votre lâcheté et de votre infamie.
Berthe s'était levée, et elle parcourait la chambre à grands pas.
Une pâleur mortelle était répandue sur ses traits, son sein se soulevait avec précipitation, ses mains crispées froissaient énergiquement le corsage de sa robe.
Lise s'était levée également ; elle s'apercevait trop tard qu'elle avait fait fausse route ; elle ne savait plus quelle contenance tenir ; elle eût voulu n'être pas venue.
Heureusement pour elle que la porte s'ouvrit en ce moment, et qu'une troisième personne vint faire diversion aux pénibles émotions de cette scène.
Berthe poussa un cri, et alla se jeter dans les bras de la personne qui entrait.
– Émilie ! s'écria-t-elle, en embrassant Mlle de Nogent avec un transport de joie folle.
– Berthe ! fit à son tour la jeune fille.
– Vous ici… malgré le soin que j'avais pris de me cacher ?
– J'ai eu bien du mal à vous trouver !
– Oh ! vous êtes bonne !
– Mais je ne suis pas seule à penser à vous et à vous aimer.
– Qui cela ?
– Lucien.
– Lui !
– Toujours…
– Oh ! il ne m'aime plus.

– Qui peut vous le faire penser ?

Berthe eut un amer sourire.

– Lucien a été sublime, répondit-elle ; son souvenir a été mon soutien dans les cruelles épreuves que j'ai eues à supporter ; mais, j'étais indigne de son amour, et, vous le voyez, Émilie, je me suis fait justice.

– Pauvre Berthe !…

– J'ai bien pensé à vous, cependant.

– Combien je donnerais pour retourner encore, ne fût-ce qu'un jour, vers ce passé charmant où je vous ai connue si heureuse.

– Ce temps ne reviendra plus jamais.

– Qui sait ?

– Ma vie est finie, Émilie ; le monde m'a condamnée ; et tout à l'heure encore, j'ai appris avec quelle cruauté cynique l'on traite de nos jours l'enfant d'un criminel.

Émilie regarda Berthe avec étonnement, comme si elle eût cherché l'explication de ces paroles amères.

Les deux amies étaient seules maintenant ; Lise avait profité des premiers instants pour disparaître.

– Vous avez vu cette jeune fille ? demanda alors Berthe à Mlle de Nogent.

– Il me semble que je la connais, répondit cette dernière.

– C'est Lise.

– Votre femme de chambre.

– Elle-même.

– Que vient-elle faire ici ?

– Oh ! une chose fort simple.

– Vous étiez tout émue quand je suis entrée.

Berthe prit la main de Mlle de Nogent et la serra dans les siennes.

– Lise est venue me trouver de la part de M. Anténor Blum, dit-elle d'une voix sèche et fébrile.

– Et que vous veut-il ?

– Vous ne le devineriez pas !…

– Mais encore ?

– M. Anténor Blum veut que je sois sa maîtresse !

Berthe n'avait ni rougi ni pâli… Elle levait fièrement la tête, et semblait trouver une âcre volupté à répéter ce mot, qui la marquait comme une flétrissure.

Le vase était plein ; elle le vidait jusqu'à la lie, et le cœur ne lui soulevait pas, on eût dit même qu'elle y puisait une sorte d'ivresse

qui l'aidait à oublier l'affreuse réalité.

Quant à Émilie, elle n'avait pas répondu, mais elle avait caché sa tête rougissante dans ses mains et elle sanglotait.

– Le monde est donc ainsi fait ? dit-elle enfin en regardant Berthe à travers ses larmes ; pauvre amie, j'étais loin de soupçonner l'étendue de votre douleur ; mais, Dieu merci, mon amitié n'est point de celles que de pareilles catastrophes font hésiter, et, si vous le voulez, Berthe, je vous défendrai, moi, contre le monde injuste qui vous insulte. Écoutez… j'ai près de Paris une petite habitation charmante où nous pourrons vivre seules, l'une près de l'autre, sans contact possible avec ceux que vous avez connus ; partons ensemble, vous retrouverez là le calme dont vous avez besoin ; le temps et nos soins vous feront oublier un passé cruel ; et qui sait ? mon amie, peut-être y aura-t-il encore dans l'avenir des jours heureux et bénis de Dieu… Dites, Berthe, dites, le voulez-vous ?

Berthe baisa tendrement au front la blonde enfant qui lui parlait encore de bonheur, et secoua tristement la tête en signe de refus.

– Non, Émilie, non, répondit-elle avec une douloureuse émotion, j'ai refusé naguère Lucien qui m'offrait d'être sa femme, et je refuse aujourd'hui encore l'offre que vous me faites… Je vous l'ai dit mon amie, ma vie est finie, je ne suis plus de ce monde. Merci donc à vous, merci à Lucien ; j'emporte vos chers souvenirs dans ma solitude, et je ne vous oublierai jamais…

– Ainsi, vous me repoussez ? dit Mlle de Nogent avec tristesse.

– Il le faut.

– Au moins je vous verrai quelquefois.

– Je ne sais.

– Vous vous souviendrez souvent que vous avez des amis auxquels il vous suffira de faire un appel pour qu'ils accourent.

– Je vous le promets.

– Ah ! j'espérais mieux.

– Et moi, mon amie, je n'avais pas le droit d'espérer autant de votre cœur.

– Au revoir donc, Berthe.

– Adieu, Émilie, adieu.

Les deux jeunes filles se tinrent pendant quelque temps étroitement serrées dans les bras l'une de l'autre ; puis elles se quittèrent chacune avec un triste pressentiment.

ÉPILOGUE

Lucien ne revit plus Berthe.

Il avait souffert en silence.

La fin hideuse de son roman l’avait cruellement blessé, mais sans le mettre hors de lutte. Comme ces tempéraments sanguins que la médecine traite par d’abondantes saignées, sa nature exubérante de sève avait besoin d’une blessure profonde qui ouvrît passage à ce trop-plein d’énergie et rétablît l’équilibre.

Quand sa douleur se fut calmée, il reprit son ciseau et travailla.

Et, en moins de deux années, il travailla tant et si bien que, si je vous disais son véritable nom, vous me croiriez à peine, car ce nom est grand, et nul ne l’ignore.

Nonobstant, je vous le donne en mille.

Dans les derniers jours du mois d’octobre 1840, un jeune homme et une jeune fille suivaient seuls un convoi qui se dirigeait vers le cimetière Montmartre.

Quand le prêtre eut béni la tombe, les deux jeunes gens s’agenouillèrent.

C’était Émilie et Lucien !

Il faisait une journée douce et triste à la fois ; les rayons pâlissants du soleil avaient bien de la peine à percer le voile que la brume jetait sur Paris ; Émilie et Lucien restèrent plus d’une heure sur la terre humide.

Tous deux priaient et pleuraient.

Enfin ils se levèrent, et Lucien prit le bras de la jeune fille.

Ils étaient profondément émus l’un et l’autre, et marchaient à pas lents et rêveurs.

– Vous l’avez bien aimée, dit enfin Émilie, en levant son regard sur le visage pâle de l’artiste.

– C’est vrai ! répondit Lucien.

– Son souvenir est encore tout entier dans votre cœur.

– Il y a longtemps été, du moins.

– Pauvre Berthe !…

– Oui, vous avez raison, pauvre Berthe ; pauvre enfant égarée, qui a passé auprès du bonheur, qui n’avait qu’à tendre la main pour le saisir, et qui a mieux aimé s’en détourner… Ah ! cette femme a été mon malheur à moi…

– Votre malheur ?… fit Émilie étonnée.

– Oh ! ne croyez pas qu'il y ait la moindre amertume dans ma pensée, reprit Lucien.

– Qu'avez-vous donc, alors ?

– Elle ne m'a jamais aimé.

– Qu'en savez-vous ?

– Elle m'a raillé, trompé… et quand j'allais mourir à Auteuil, quand, pendant près d'un mois, je fus suspendu entre la vie et la mort, est-ce donc elle qui s'est inquiétée, elle qui est venue ?…

– Mais qui vous dit qu'elle ne l'a pas fait ?

– Ma vieille Marthe…

– Votre domestique peut se tromper.

– Peut-être… Mais moi, Émilie, moi, puis-je refuser d'ajouter foi à ce témoignage que le hasard a remis entre mes mains, et qui, depuis longtemps, m'a révélé un secret que je n'aurais jamais osé deviner ?

Lucien remit en même temps à Émilie la bourse qu'il tenait de Marthe…

Et comme la jeune fille confuse et troublée ne savait comment cacher son émotion :

– Émilie ! ajouta-t-il d'une voix émue, vous me connaissez assez aujourd'hui pour me croire, quand je vous jure que, si vous l'ordonnez, ce secret mourra avec moi !…

Six mois après, Lucien épousait Mlle Émilie de Nogent.

FIN.